REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXV — Tome II — Octobre 1959

REGARDS

Le soleil brille et rit quand le nuage est loin ;
Et lorsqu'il s'assombrit, les épis d'or frissonnent.
Prévoyant l'ouragan, les paysans moissonnent,
Ils font battre leur blé, rentrer leurs tàs de foin.

Quand la lune sourit, l'amant a de l'espoir,
Et l'astre en se cachant invite l'amertume.
La mer se lève alors en des vagues d'écume,
Pâles blancheurs d'effroi dans la lourdeur du soir.

Quand un regard ardent pénètre ma langueur,
Mon ennui disparaît, mon être se transforme,
Toute beauté s'affirme et tout reprend sa forme.
Mais si mon âme hésite à chérir la rigueur
De votre loi d'amour que tout sage devine,
Tournez vers moi, Seigneur, votre face divine.

Alain Verval

L'Art de Charles Du Bos

La merveille, le miracle, c'est que Raphaël ait réalisé son œuvre géniale avant d'avoir atteint le milieu de la vie ; que Beethoven, malgré la surdité, ait parachevé sa *Neuvième Symphonie* ; que Charles Du Bos ait écrit tant d'études si justes et si parfaites, sans cesse tiraillé qu'il était par une santé précaire et une impécuniosité toujours renaissante !

Le dernier des grands Européens naît le 27 octobre 1882, à Paris, et meurt le 5 août 1939, à La-Celle-Saint-Cloud. A dix-sept ans, Du Bos découvre Bergson qui le fait accéder à la vie de l'esprit. Dès lors commence une existence toute consacrée à la culture : culture française acquise à l'Ecole Gerson et à Janson de Sailly ; culture anglaise (l'anglais, écrivait-il, était sa langue maternelle puisque sa mère, née Mary Johnston parlait cette langue) respirée à Oxford au milieu de la belle ordonnance des *campus* dont la verdure égaie les universités anglaises. De cette époque, en 1900, naît « son amour pour le *Jardin anglais* entre les deux Trianons à Versailles », note un critique ; culture allemande conquise de 1904 à 1905 auprès de Simmel, à Berlin ; culture italienne aimée à travers Botticelli qui l'a éveillé à l'amour de « la Beauté de l'Aspiration et de la Mélancolie », confie-t-il à Jean Mouton.

L'histoire littéraire n'offre aucun autre exemple d'une telle vie vécue dans un continuel climat de beauté, dans une perpétuelle communion avec le génie !

* * *

Aussi bien, on ne peut rien comprendre à cette existence tant qu'on n'a pas expliqué l'œuvre de Charles Du Bos, son *Journal* plus particulièrement, par l'habitude de la méditation : méditation sur la vie, sur la beauté, sur le génie. Oui, cet homme aimait la vie, mais il l'aimait parce qu'elle devenait pour lui réflexion, méditation. « Et c'est pourquoi il n'y a pas pour moi à proprement parler de vie sans réflexion sur la vie, et c'est pourquoi toutes les fois où j'ai tenté de m'abandonner à vivre sans

plus, cela a été le désastre. La méditation sur ma vie apparaît en mon cas une nécessité d'ordre presque biologique ; et lorsque je n'en tiens pas compte surgit un pénible malaise de même nature que celui d'un organe auquel serait refusée sa fonction. Et méditer même ne suffit pas si je n'exprime, si je ne dégorge dans le Journal » (*Journal*, III, p. 50).

Si le *Journal* de Charles Du Bos est ordinairement le miroir du passé, il se présente souvent aussi comme une réflexion sur l'heure présente. Le critique se disait de la lignée de Novalis, de la lignée de ces êtres pour qui « les faits ne sont rien, les réactions intimes sont tout ». Aussi son idéal allait-il au Journal débordant de cette euphorie qui chante la plénitude des *réactions intimes*. Ainsi se révèle le Journal du samedi 14 octobre 1933 (*Journal*, VIII, pp. 135-138). En revenant de Notre-Dame, Du Bos constate l'apparition du premier froid. « Le temps est si beau » que l'on se retire dans le Pavillon sur l'Eau afin de ne rien perdre d'une « vue aussi parfaite que la page que l'on voudrait tant écrire, que l'on n'écrira jamais, aussi invulnérable que

... le vide papier que sa blancheur défend ».

Le fin critique d'art transpose ce paysage sur le plan de la peinture, avec Corot, et sur celui de la poésie, avec Keats. « Le temps de Corot, d'un Corot un rien plus pâle que le Corot romain, où, laiteuse et tant soit peu irisée, la perle se substitue à cette mate turquoise qui surplombe le Forum et le Colisée — et dans le temps de Corot, grâce aux peupliers d'Italie qui depuis quelques jours ont revêtu leur livrée blonde qui prélude au roux de l'automne extrême, et qui sous nos yeux, plus encore qu'ils ne frissonnent, frétillent tel un vif argent ailé, s'instille le temps de Keats, du Keats d'une Ode à l'Automne qui enchanterait le printemps plutôt que l'opulente arrière-saison ».

En présence d'un tel temps, « l'âme qui se déshonore », ainsi que l'écrit Marc-Aurèle, « l'excès de la douleur physique » et le « découragement » deviennent « un abcès et comme une excroissance du monde, et c'est pourquoi, soulevant par un acte de volonté, et cet excès et ce décou-

ragement, empli de remords aussi envers une beauté tout ensemble si unique et si variée qui, chaque jour pourrait s'offrir à moi et que trop rarement je contemple, je suis venu ici pour appartenir à la seule Beauté ce matin ».

Charles Du Bos nous entraîne ainsi à méditer sur la Beauté. Il rend hommage à « Dieu, suprême Beauté, et origine de toute Beauté » et cite l'admirable texte, *l'indépassable exclamation de saint Augustin : « Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova, sero te amavi !* — Tard je t'ai aimée, ô Beauté si ancienne et si nouvelle, tard je t'ai aimée ! » Ce Journal se termine magnifiquement par des approximations sur une catégorie de la *Beauté pure* assez similaire à la catégorie de la *Poésie pure*.

Le *Journal* du célèbre critique est ainsi souvenance du passé, affinement du sentiment jusqu'à donner l'impression d'une pyramide qui se tiendrait en équilibre sur sa pointe et méditatioin tissée au fil du courant d'une rivière aux méandres sans cesse recommencés. Ce sont des pages débordantes de culture, d'images et de correspondances entre la vie et l'art !

* * *

Plus nous essayons de parler de Charles Du Bos, plus nous nous apercevons de la nécessité de nuancer la moindre affirmation à son sujet. Esprit d'une délicatesse exceptionnelle, il vit sans cesse à la fine pointe de son intelligence aussi bien qu'à la fine pointe de son âme.

« Je voudrais, écrit-il, que mon œuvre revêtît de plus en plus le caractère de celle d'un Proust chrétien ». Voilà pourquoi le climat artistique, religieux et mystique de notre écrivain est *l'intemporel* : « je ne vis que dans, et par la présence de l'intemporel, et dès que, soit sur le mode religieux ou mystique, soit sur le mode musical ou poétique, cet intemporel est là, il m'enlève, il m'emmène, avec autant d'aisance et de finesse dans l'empyrée, qu'un oiseau de proie fondant sur un oiselet... » (*Journal*, IV, p. 25).

L'intemporel douait le critique d'antennes d'une rare puissance intuitive qui lui permettait de communier à la pensée de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin ; de goûter la musique de Bach, de Mozart et de César Franck ; de jouir du génie de Platon, de Shakespeare et de Pascal ; de partager l'expérience poétique de Dante, de Goethe et de Keats ; d'admirer les œuvres de Fra Angelico, de Van Eyck et de Corot. Le critique s'épanouissait dans le climat intemporel du génie !

* * *

Et lorsqu'en 1927 Charles Du Bos revient à la foi de sa jeunesse, c'est la contemplation qui devient l'essentiel de sa vie. Dans un Journal en effet, l'écrivain affirme que tout, sentiment, pensée, musique, religion, tend chez lui à l'adoration perpétuelle.

Le *Journal* de la fin de 1926 et du commencement de 1927 nous le montre, cerné par la grâce, livrant son dernier combat. Rien de plus révélateur de la faculté d'analyse du critique que la lecture des pages qui précédèrent sa conversion. Ainsi mardi 10 août 1926, il étudie le vrai christianisme à la lumière de la foi et de la morale chrétienne et il écrit : « A la limite il y aurait le problème auquel on devine que Rivière achoppa, dont Isabelle du reste dit elle-même que ce fut sa tragédie et où pour sa part elle tend à voir la vraie tragédie et comme l'ennoblissement de la foi elle-même : ce problème se pourrait définir ainsi : si on a la foi, comment la garder — ou mieux comment continuer à l'avoir sans suspendre du même coup l'exercice de toute pensée, peut-être de la pensée même qui vous la donna ? Plus profondément encore : si l'on croit, il ne reste plus ici-bas rien d'autre que d'accéder aussitôt à la vie éternelle ; car ici-bas, d'une plénitude de foi on ne peut que déchoir — ou peut-être, au sens pascalien, mais si grave du terme, s'abêtir. A moins — et ici on se rapprocherait de ma solution — qu'à partir de la foi, ce soit la sainteté qui se substitue à la pensée proprement dite, que vivre d'une certaine manière devienne l'équivalent de ce qu'est pour le héros dans l'ordre de l'intellect le fait de continuer à penser » (*Journal*, III, pp. 88-89).

Texte révélateur. L'inquiétude qu'y manifeste Charles Du Bos de devoir, après son retour à la pratique religieuse, suspendre l'exercice de toute pensée ne se réalise pas, mais la sainteté devient son idéal. Bien plus, il est ici question de Jacques Rivière, or c'est durant la messe pour le second anniversaire de la mort de Jacques que s'amorce définitivement le retour de Du Bos au catholicisme. Durant cette messe du lundi 14 février 1927, et dans le Journal de ce jour, le critique médite. Méditation qui porte sur saint Augustin, sur Plotin, sur le texte évangélique : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ». Dans ces pages, se révèle la facilité avec laquelle Du Bos passe de la notion de génie à celle de Dieu : « Ce matin cependant particulièrement frappé dans les jours de la Création par le refrain : *et Dieu vit que cela était bon.* (...) J'étais encore ainsi ramené — dans la sphère de l'originel et du sublime — à mon éternel problème du génie créateur : Dieu lui-même ne sait toute la bonté de son œuvre qu'accomplie : toujours ce plus, ce surplus, ce luxe que je conçois comme intérieur à l'acte même de créer... » (*Journal*, III, p. 170).

A la page suivante cependant perce une autre fois l'inquiétude sur le sort de la pensée personnelle pour le converti : « *Mais vous autres soyez parfaits comme votre Père dans les cieux est parfait.* Perfection, sainteté — sources et peut-être seules sources par où se peut apercevoir, appréhender la vérité. Quel rôle peut-il rester à la pensée après ? »

Du Bos cherche à éclairer ses motifs de foi et sa foi elle-même, à comprendre sa conversion avec autant de précision qu'il comprend ses sentiments intimes. Cependant une lettre d'Isabelle Rivière et surtout le départ de Paris de l'abbé Altermann, qui n'y reviendra qu'à la fin de septembre, précipitent son retour au Christ, retour qui se produit le 29 juillet 1927.

Dès lors, la religion devient le premier souci du critique et la méditation religieuse occupe désormais la première place dans le *Journal*. Du Bos est arraché de son moi et précipité dans l'amour de Dieu. Une étonnante montée spirituelle s'opère chez le critique. Les préoccupations

littéraires s'estompent, accentuant ainsi la pureté de ligne de la cathédrale intérieure qu'édifie la grâce en Charles Du Bos. Les centres d'intérêt de cette vie, ce sont la messe, la communion et la lecture quotidienne du bréviaire. Saint Augustin, saint Thomas d'Aquin et le Saint-Esprit deviennent pour l'écrivain ses maîtres de vie intérieure.

Chez saint Augustin, il communie intimement à l'intuition magnifique du philosophe qui rend à l'âme toute sa richesse, toute sa grandeur. « En effet, si (...) on n'envisage plus que l'âme seule, que l'âme en soi, la conception (qui m'était innée, et dont je n'ai su que vingt-cinq ans plus tard que saint Augustin l'avait promulguée avec une profondeur finale et indépassable) est fondamentalement cette conception augustinienne que notre âme est trop grande, trop immense, pour que nous-mêmes parvenions jamais à la connaître ou même à l'explorer dans toute sa grandeur et dans toute son immensité : notre âme est toujours *plus* que nous, plus non seulement que la conscience qu'à tel ou tel moment nous en prenons, mais plus que notre vie végétative elle-même, plus que tout notre inconscient ajouté à tout notre conscient, plus que tout enfin, hormis Dieu : « Pourtant, ce n'est pas le ciel du ciel, ni la dimension des astres, ni la mesure de la mer et des terres, ni les bas-fonds de l'Enfer, dont il s'agit ici, c'est nous, que nous ne savons pas comprendre ; trop hauts, trop puissants pour nous-mêmes, nous dépassons les bornes étroites de notre science, nous ne pouvons pas nous emparer de nous-mêmes, et pourtant, nous ne sommes pas hors de nous » (Saint Augustin, *De anima et ejus Origine, Liber* IV, caput, VI, 8). Tout de même que cette manifestation du Saint-Esprit dont parle Tauler, notre âme « nous a été donnée complètement dès le début », mais nous ne parvenons pas à l'égaler, quel que soit l'effort de dilatation que notre conscience opère » (*Journal*, VI, p. 189).

La sympathie du cœur que l'écrivain réserve à saint Augustin s'unit chez lui à une haute admiration intellectuelle pour saint Thomas d'Aquin. Du Bos avait fait sienne la sublime prière qu'a composée le Docteur Angélique, prière qui commence ainsi : « Vous qui m'aimiez tant, Jésus,

ici véritablement Dieu caché, écoutez-moi, je Vous implore ! » Il médite souvent sur cette vie et surtout sur cette mort qui le plongeait dans le ravissement parce qu'elle avait été provoquée par une vision de la divine Trinité.

A chaque Pentecôte nouvelle, le Saint-Esprit introduit le chrétien plus avant dans les demeures intérieures de la vie mystique. Les deux textes du *Journal* sur la parole du Christ à Angèle de Foligno, *Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimé*, révèlent l'approfondissement de la méditation chez le croyant. Les réflexions du vendredi 27 juillet 1928 sont purement intellectuelles. L'écrivain y apparaît encore centré sur lui-même. C'est au contraire un mystique authentique, tout centré sur Dieu, conscient de sa misère, qui médite le secret du Roi, dans le Journal du samedi 16 septembre 1933. Le chrétien médite les paroles du Christ à Angèle de Foligno et, après avoir cité une dernière parole : *Je suis plus intime à ton âme qu'elle-même*, termine sur une phrase belle comme un vitrail de Chartres. « L'identité de la parole divine et de la parole du saint, cette autre identité de l'accent placé par le Saint-Esprit sur l'amour de l'âme avec ce centre de gravité que pour saint Augustin figure toujours l'âme elle-même, l'âme qui est la création la plus intime, si l'on peut dire, de Dieu, et qui cependant, dans ce registre de l'intimité, s'efface devant l'intimité de Celui qui lui est immanent, et, au cœur de toutes ces concordances, rose incandescente du plus incandescent vitrail, sainte Angèle de Foligno en qui je découvrais ce soir-là la ligne la plus nue — sans, dans les commentaires, un mot de trop, ainsi qu'il advient si souvent dans cette zone où les mots sont d'ordinaire d'autant plus multipliés que davantage l'on éprouve leur impuissance — de la plus brûlante mystique, il ne restait plus que de s'agenouiller en prière ».

Jusqu'à quel dépouillement ira la spiritualité de Du Bos, jusqu'à quel sommet s'élèvera sa contemplation ? Seuls nous le révéleront les tomes encore à paraître du *Journal*.

L'Art de Charles du Bos

Jean Mouton, dans un livre nuancé, fin et compréhensif : *Charles Du Bos, Sa relation avec la vie et avec la mort*, nous raconte la mort du premier critique littéraire de son époque.

Page émouvante où nous entendons l'écrivain, qui avait dicté tant d'études et un *Journal* si considérable, laisser de vive voix son testament spirituel à ses amis. Le chrétien qui venait de recevoir le Saint Viatique et l'Extrême-Onction ne reniait aucune de ses admirations littéraires, aucun des génies qui, pendant de nombreuses années, avaient été sa raison principale de vivre.

Puis l'âme de Charles Du Bos, chargée de souvenirs, d'admirations et de méditations, quittait ce corps fragile qu'avait si souvent visité la maladie.

« Au moment, écrit Jean Mouton, où notre ami prenait son long quartier de repos, un grand arbre, qui derrière le mur domine la tombe, se mit à frissonner. Le vent qu'il avait entendu, le dernier soir où il était encore au milieu de nous, marquait l'heure de son entrée dans une vie nouvelle, ce vent dont, en une phrase qu'il aimait à citer, Thomas de Quincey disait : « *It is in this world the one great audible symbol of eternity.* — C'est en ce monde le seul grand symbole de l'éternité qu'il nous soit donné d'ouïr ».

« En redescendant du cimetière, nous savions qu'il nous suffirait désormais de penser à Charlie pour que la pensée de la mort nous soit plus douce ».

Charles Du Bos était devenu un mystique de France tout en demeurant fidèle à Botticelli, Schubert et Keats !

Elie Goulet
De la Société des Ecrivains

« La porte verte »

Juillet 1959. Henri Pourrat est mort... Cette petite phrase lue dans un quotidien a jeté brusquement une ombre sur l'été. Pour ceux qui l'aiment et qui l'admirent, ce départ laisse un vide immense... Une voix s'est tue, une de ces voix si rares qui rappellent à notre monde fugitif la présence de Dieu.

Henri Pourrat avait choisi la retraite, la vie de famille dans une petite ville provinciale, Ambert, où il était né le 7 mai 1887. Là, survit plus qu'ailleurs peut-être, la vieille France qu'il aimait. Les champs, les prairies sont tout proches. On fabrique à Ambert de très beaux papiers, à la fois forts et légers ; et, sur les montagnes voisines, les bergers et les vieilles femmes façonnent, patiemment, presque tous les chapelets qu'on vend en France et peut-être dans le monde entier... Ambert se trouve dans une partie fertile de l'Auvergne, qui a d'autres côtés si âpres. J'ai traversé une fois cette région au printemps ; les pâturages n'étaient qu'un tissu de narcisses, de grandes violettes, d'ancolies, de myosotis et de primevères. En été, c'est la marguerite jaune, la campanule, la digitale, l'aconit et le lis rouge. Une immense gerbe de ces fleurs de montagne précédait le cercueil de Henri Pourrat, et deux mille personnes au moins l'accompagnèrent jusqu'à sa tombe.

On l'aimait, parce que lui-même avait toujours pratiqué ce précepte que l'apôtre saint Jean, vieillissant, répétait comme l'essentiel : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ». Peut-être pourrait-on définir l'esprit de Pourrat : une bonté, accompagnée d'une sorte de magie.

Les titres des œuvres de Henri Pourrat nous révèlent les thèmes majeurs de l'écrivain : *Les jardins sauvages*, *La ligne verte*, *Dans l'herbe des trois vallées*, *La porte du verger*, voilà pour l'herbe, la prairie, les feuilles. *Les montagnards*, *Les sorciers du canton*, *Le secret des compagnons*, c'est tout le petit monde familier de son enfance. *Les Limagnes*. *Au fort de l'Auvergne*, c'est la province natale à laquelle il consacra ses dernières forces puisque son plus récent ouvrage est une histoire de l'Au-

vergne et des Auvergnats. *Les contes de la Bûcheronne*, *Le trésor des contes*, c'est le côté magique. Et *Gaspard des Montagnes*, c'est à la fois l'Auvergne, les humbles d'autrefois, les légendes, les solitudes vertes, l'amour et l'écho du divin dans les cœurs fidèles.

En 1922, parut le premier volume des *Vaillances, farces et gentillesses de Gaspard des Montagnes*, qui devait être suivi de trois autres : *A la Belle Bergère*, *Le Pavillon des Amourettes* et *La Tour du Levant*. Ce très grand roman, un chef-d'œuvre, obtint le grand prix du roman de l'Académie Française. Il se présente comme une longue histoire racontée à la veillée, et qui se déroule au début du XIXe siècle, dans les bois où rôdaient encore des loups, où se retranchaient des brigands.

« Elles n'ont rien de trop gai, les forêts qui s'en vont sur ces plateaux, du côté de la Chaise-Dieu. Des sapins, des sapins, des sapins, jamais une âme. Les chemins sablonneux s'enfoncent de salle obscure en salle obscure, parmi la mousse et la fougère, sous ces grandes rames balançantes. Les grappes du sureau rouge tirent l'œil, ou bien quelque pied de digitale pourprée... Pas une âme, et pourtant il semble que quelqu'un soit tapi par là en embuscade. Il faut avoir l'esprit bien fort pour ne pas se laisser gagner par la peur.

« Or, ceux qui sont nés dans ces cantons les préfèrent aux plus beaux endroits de la terre... »

Et nous suivons, toute sa jeunesse, la douce Anne-Marie que Gaspard aimait... Après beaucoup d'angoisses et de malheurs, après aussi de belles ou joyeuses aventures, ils se retrouveront. La route est longue, mais on la suit sans lassitude. Le livre fut salué avec admiration par René Boylesve, Henri de Régnier, André Thérive, Colette qui disait : « Cela sent bon ! ». « Dans tout ce qu'écrit Henri Pourrat, écrivait Jean Balde, on sent le mystère, l'odeur du pays, la présence réelle de la poésie ».

Voici comment, dans *La Tour du Levant*, il parle du pays natal :

« Cet espace de clarté, la pente d'herbe haussée là près vers un ciel d'enfance, le goût plus libre et plus léger de l'air, ah ! c'était la montagne !... »

« ... Maintenant va s'ouvrir le royaume plein d'espoir, celui où l'on arrive en face du matin, dans l'herbe, les clochettes ; et, devant tant d'étendues bleuissantes, tout ira à la joie du cœur ». Ce monde ne se borne pas aux choses visibles : « Le temps était si clair aussi qu'on se sentait porté par les anges ».

Mais c'est une leçon austère que donne finalement le récit merveilleux :

« Quand on a le courage dans le sang, cela suffit pour vivre. Le bonheur ? Il ne s'agit jamais du bonheur pour les hommes ».

Pourtant, la joie existe, la joie qui est autre chose que le bonheur :

« Est-ce donc vrai que le monde est beau et qu'il faut croire à l'amitié des anges ? »

Parce que, vraiment, Henri Pourrat y croyait, toute son œuvre nous invite à y croire. Il nous mène à ce qu'il appela un jour « la porte verte » par divers chemins : amitié des hommes, amitié des choses.

« Il y a (écrit-il dans *Ceux d'Auvergne*) un pouvoir étrange dans les choses vertes. Sait-on ce qu'est une prairie par ces soirées de mai un peu pluvieuses, alors qu'un calme sans nom s'étend sur les pâturages coupés de tremblantes, frissonnantes verdures ?...

« Tout cela, on ne le voit pas plus qu'on n'entend à la longue le roucoulement rauque du ramier dans les bois-taillis du ruisseau. Mais une sorte d'inquiétude prend le cœur... »

L'impression que tout n'est pas dans ce qui est visible, tangible, que ce monde est, de toutes parts, investi par un autre monde : Barrès avait déjà parlé de ce mystère, mais il me semble que Pourrat l'approche de plus près.

Le Secret des Compagnons, c'est un répertoire des vieux métiers qui disparaissent : vanniers, potiers, faucheurs, scieurs de long, et de ceux qui existeront toujours : terrassiers, charpentiers, laboureurs, bergers... Il y a là des histoires vraies, des contes et des chansons. Le livre se clôt sur un essai intitulé *la Sève* : le printemps, la montée de la sève dans les jardins et dans les bois. Le vent souffle et, près d'une chapelle déserte, car ce

n'est pas le temps des pèlerinages, l'écrivain s'entretient avec un ami très cher, Henri Charlier (le grand sculpteur qui vient d'achever pour la basilique Saint-Joseph de Montréal les statues géantes des Apôtres). Il y a une source miraculeuse et un abri pour les pèlerins.

« Henri Charlier a l'air d'un de ces hommes à la veillée qui savent plaisanter, mais aussi tout démêler en trois paroles. Plein de feu, plein de mordant, plein de bonne humeur, plein de choses. Industrieux et solide, solide comme celui qui se sait sur la voie, avec le manque entier de vanité, d'amertume, de doute, que celui-là peut avoir... » Pour se mettre en train, il a peint, trois ou quatre fois, les hêtres, ces arbres si nobles de la montagne.

« Et comment tromperait-il, ce confiant apaisement, qui vient dès qu'on touche l'herbe et la feuille ? »

Voici enfin le secret :

« Il s'agit de comprendre que tout va à aimer. La création est une entreprise de vie, de plus en plus déliée, comme pour établir à sa plus fine pointe, la liberté : la possibilité du choix, du don, c'est-à-dire la condition de tout véritable amour... »

« La chute a tout dégradé. La Rédemption a tout rétabli, mais plus grandement. L'homme avait tout perdu. Dieu a voulu qu'il trouvât mieux ».

« Et la nature est comme un reflet de la lumière de Dieu, une réplique de son geste. Le monde n'est pas seulement une organisation, il est une histoire arrivée, entre le Dieu triple et l'homme ».

« Au bout de la longue montée acharnée, par-delà toutes les conquêtes de la vie, règne après règne, il y a cela : l'amour. Et c'est cela seul qui dépasse la mort. L'amour qui, échappant à la terre et au temps, retrouve la Source d'où par amour tout est sorti ».

Il est impossible de lire Henri Pourrat sans retenir de ses livres une sorte d'amitié fraternelle, une meilleure entente avec le plus humble comme avec l'étranger. Le sens, en réalité, de la véritable charité que le monde a perdue. L'humilité aussi, la patience et l'espérance...

La fontaine sainte jaillit près de la chapelle silencieuse. Les Celtes, jadis, ont vénéré les sources et « l'on n'a pas cessé de venir à cette fontaine pleine de vertus dans les monts, à laquelle les vieux pères venaient de temps immémoriaux. Seulement, tout a pris de la hauteur. On a demandé aux eaux une vertu plus haute...

« Désormais la fontaine est donnée à la Vierge. On y boira la sève des guérisons miraculeuses, et puis cette autre sève, la grâce, qui du dedans travaille l'être, le lave, l'enlève, le recrée par les trois vertus de foi, d'espérance et d'amour ».

Et c'est moins l'eau neuve que l'on cherche ici, que la Vierge : « Celle dont cette fontaine même sourdant du mont vers le soleil semble une image, celle qui rassemble en pureté et en transparence tout son être profond pour l'amener et le donner à la lumière... »

« Tandis que nous descendons par le mauvais chemin plein de pierres roulantes, Henri Charlier parle d'elle. Un peu comme il parlait des artisans de campagne, avec une autre tenue de la voix, mais avec une familiarité, encore en homme qui a donné en lui une nouvelle naissance à ces idées... »

Voilà donc tous les grands thèmes de cette œuvre que j'imagine pareille à une symphonie : tout s'y répond et s'y mêle harmonieusement, la montagne, la prairie, les sources, les âmes. Ce monde visible de toutes parts est cerné par l'invisible. Sans appuyer, Pourrat y revient toujours. Le ciel est proche, les anges sont parmi nous, les morts ne sont point absents. Qui sait si la mort, supprimant l'espace et le temps, ne supprime pas, en fait, l'absence ?

C'est pourquoi, sans doute, dans *La Veillée de Novembre*, Pourrat s'adresse à une morte. C'était une femme poète, Cécile Sauvage, la mère d'un poète et d'un musicien, Alain et Olivier Messiaen. Il l'avait connue quand jeune femme, elle demeurait avec son mari, Pierre Messiaen, dans une maison amie où l'on pouvait feuilleter, parmi d'autres livres, *le Deuil des Primevères*, de Francis Jammes, tandis que criaient les hirondelles.

« Elle fut un poète, un de ceux qui ont un monde dans leur cœur, un certain sentiment de la vie et de la condition de l'homme ; et qui, pour un coup de vent venu des lignes et des songes de l'horizon jusqu'au bord de leur prairie, font de ce souffle d'air de petites incantations que l'on n'oubliera jamais plus... »

Un jour, suivant un sentier dans les genêts, en pleine Auvergne sauvage, la jeune femme découvre le « Vallon », thème de son principal recueil. « Elle est arrivée à un vallon si solitaire que toute la paix du monde semble s'être rassemblée là sous les feuilles de sève verte ». Elle y composera ses « petites incantations », « rien que des souffles qui semblent avertir du passage d'un ange messager ». Elle avance « par le chemin vert », comme plus tard un autre poète, Alliette Audra, franchira « la porte verte ». Le vert ne serait-il point chez Pourrat, comme chez Ruysbroeck l'Admirable, la couleur du Paradis ? Cette verte transparence, cette émeraude liquide où baignent les élus...

« Vous ne savez plus bien si le soleil est là... (dit Pourrat à la morte qu'il évoque). Mais vous aimez tellement ces prairies que dans le jour tombant elles vous parlent encore d'un silencieux bonheur qui serait fait pour l'âme ».

« Un jour, les fougères, les feuillages se sont refermés sur vous. Vous avez passé dans le pays où la montagne et le bleu de l'espace ne sont sous la lumière qu'un empire d'azur... »

Ce pays où lui-même se trouve : il en connaissait bien la route.

Il a parlé d'une autre morte, oubliée aujourd'hui, dont on retrouvera un jour le grand talent, l'œuvre noble et pure, Jean Balde, de son vrai nom Jeanne Alleman, morte en 1938.

« Je revois Jean Balde, que je n'ai vue qu'une fois. Sous l'éclairage de la mort il semble qu'elle aussi on la comprenne mieux : qu'on sente soudain ce qu'il y avait en elle de longuement doux et chantant, dans une sagesse assez déchirée pour mériter le nom d'amertume, si elle n'avait su toujours, d'un grand mouvement d'âme, se tourner vers l'espérance ».

Ainsi cette grande âme lui était fraternelle, car dans l'œuvre de Pourrat, si âpre que soit le vent, pointe toujours l'herbe de l'espérance. Mais il ne se bornait pas à l'amitié des morts, il accueillait les vivants, les jeunes, les révélait à eux-mêmes, leur communiquait généreusement sa sève. Il savait découvrir les talents, les mettre en valeur, rencontrer les âmes qui comme lui pourraient ouvrir cette « porte verte », évoquée dans une phrase qui est à la fois un art poétique et un poème :

« Il s'agit de refaire une magie, de faire renaître l'obscur, l'éblouissant météore d'on ne sait quel contact entre notre esprit et le monde. Entre l'herbe et la feuille, une porte verte peut soudain s'ouvrir sur l'arrière-plan merveilleux que nous verrions toujours si nous étions suffisamment nobles... »

Et il continue ainsi :

« Tout lyrique est tenu de croire au Paradis. C'est la croyance désespérée des incroyants mêmes, s'ils sont poètes. De sorte que le premier point de leur métier, ils ne l'ignorent pas, est de perfectionner leur âme ».

Ce texte admirable se trouve dans la préface qu'il donna au recueil d'Alliette Audra, *Prairies*, dont les transparents poèmes contiennent la réponse attendue. Lui ont répondu aussi les vers exquis de Marguerite Soleillant, et la prose souveraine de Claude Franchet (Mme Henri Charlier, la femme du sculpteur). Voici comment Henri Pourrat présentait *La Maison de Basine* :

« Une émotion est là, comparable à ce souffle du pré-verger, avec le goût et l'ombre verte du noyer, qui vous accueille quand, par un calme de jour chaud, on arrive derrière la petite maison aux volets fermés sur le soleil... Toute une communauté dans ses antiques habitudes de fourmis humaines, mais des êtres, ayant à mener la laborieuse lutte pour le pain quotidien, des êtres avec leur vie à eux, timide, patiente, poignante, avec leur âme à eux, parfois si bien ouverte sur l'amitié et sur l'espérance, qu'il faut qu'il y ait derrière les anges mêmes de Dieu... »

« ... La vérité, c'est que l'être intérieur est tout et que toutes les âmes sont d'un prix infini ; que l'âme seule est d'un prix infini. Vérité impossible à contredire : seulement trop pure, trop rude, comme l'air des hauteurs... »

Je ne voudrais pas multiplier les citations. Pourtant je ne puis m'empêcher de répéter ce passage où Claude Franchet évoque une sainte fille qui prie et se prépare à la mort :

« Et toute son âme bénissait Dieu, et elle n'avait presque pas besoin d'en chercher en esprit la présence. Il était là, dans les choses, dans les êtres, dans ces deux femmes chacune à son destin ; et elle se sentait à la fois attachée et lointaine comme si tout ce sensible n'était que figure, explication de réalités qu'elle savait sans les voir. Et c'était le monde invisible que vraiment elle touchait ».

La vieille Basine, héroïne du roman, dont la maison excite les convoitises, choisit finalement la pauvreté. Ce n'est pas sa première souffrance acceptée :

« Ainsi à deux fois, aux deux bouts de sa vie, en quittant le bonheur des hommes, elle avait sur la terre quasi tenu le Paradis. Et elle était trop vieille maintenant pour le laisser échapper ».

Dans cette phrase de Claude Franchet, il me semble apercevoir le meilleur commentaire de l'œuvre même de Henri Pourrat, si l'on y ajoute ses propres mots sur une âme « si bien ouverte sur l'amitié et sur l'espérance, qu'il faut qu'il y ait derrière les anges mêmes de Dieu... »

Cette âme, qui fut la sienne, a évoqué d'autres âmes qui surent, à la façon de la vieille Basine, trouver leur Paradis. Ce n'est jamais, on le sait bien, un chemin facile qui y mène, mais, en outre, on fait le ciel parfois si lointain et si vague que nous n'y croyons plus du fond du cœur. Pourrat, indiquant la route, nous le fait presque toucher du doigt. Le Paradis, ce n'est pas un ciel lointain, inaccessible, incompréhensible ; il est tout près de nous, nous y baignons comme dans une eau vivifiante ; le Paradis, nous le savons pourtant, c'est l'amour de Dieu. Et, finalement,

je crois que je définirais ainsi l'œuvre de Pourrat : une trouée — dans les choses vertes — sur le royaume des cieux...

Oui, c'est bien le sens profond de ses livres. Il nous montre le chemin qui relie le visible et l'invisible. Il y croit vraiment et nous y fait croire. Lui, il est déjà arrivé. Je l'imagine encore sur le seuil, sur *la porte verte*, se retournant, traçant la voie. Il ne suffit pas de la suivre. Il faudrait que d'autres, relayant son message, sachent parler encore aux hommes, parler en poètes, mais avec les mots de tous les jours, du Paradis...

Luce Laurand

(Halsou, Pays basque)

Le Film et la Vie

Le cinématographe s'est enrichi d'une curiosité technique, d'un dispositif de superposition rapide, de dessins, destinés à créer l'illusion du mouvement. Ces images animées étaient surtout faites pour égayer les enfants. C'est ainsi qu'a débuté l'art merveilleux qui, un siècle plus tard, a fait la fortune de Walt Disney. Un grand art était en germe dans le dessin qui décomposait et composait le mouvement.

Mais seulement quand le dessin fut remplacé par la photographie, le nouvel art prit son essor. Les frères Lumière, les véritables inventeurs du cinématographe moderne, ne se doutaient pas qu'ils venaient de mettre au monde cet art nouveau, le plus spectaculaire, offert au grand public pour le charmer et le captiver. C'était l'art où l'image et le mouvement allaient se marier d'une manière si complète qu'il pourrait donner l'illusion de la vie et en représenter les péripéties, les joies et les drames, avec leur laideur et leur beauté. Quand la transmission du son est venue compléter celle de la transmission des formes, des couleurs et du mouvement, la reconstitution de la vie sur l'écran comblait la réalité. Le Cinéma en relief complétait l'illusion de la vision et de l'audition. Une vie de fantômes surgissait du néant.

Nous sommes au-devant d'un art qui a ceci de particulier qu'il est à même de captiver les masses, le public de tout un pays ou de beaucoup de pays. C'est un art à l'échelle de la société moderne. Il est collectif et ne peut être réalisé que dans la collaboration, une collaboration à base commerciale entre producteurs et consommateurs, unis par une technique financière complexe qui va de la création de l'œuvre à sa distribution. Il y a aussi collaboration étroite entre artistes et techniciens qui forment équipe. Ensemble ils créent une œuvre commune qui demande à être jugée collectivement, parce que les émotions artistiques qu'elle suscite s'adressent au grand public. Il n'est donc pas étonnant que ces artistes et techniciens veulent se faire connaître et figurent à bon endroit dans le prologue de tout film. Cette fastidieuse énumération retarde cependant le commencement de toute projection.

La production du film est laborieusement composée avec l'assistance de régisseurs, de metteurs en scène, de photographes, d'artistes dramatiques et de toutes sortes de techniciens où la science et l'art sont étroitement associés. C'est ainsi que le cinéma a remplacé le théâtre en le socialisant, parce qu'il permet la reconstitution des drames et comédies de l'existence dans leur cadre naturel et social, qui n'ont d'autres limites que celles de la nature et de la société elle-même. Avec la télévision, le cinéma pénètre dans chaque demeure, anime les habitations les plus distantes et les plus humbles, met en contact l'homme de partout avec l'univers, fait irruption dans la vie des familles pour captiver l'attention des jeunes et des vieux. Il est devenuu l'art le plus envahissant.

On apprécie mieux cet art, lors des réunions périodiques qui sont devenues de véritables foires internationales, organisées pour la compétition cinématographique, connues sous le nom de Festivals du Film. Un lieu de réunion annuelle est la ville de Cannes, baignée par la mer bleue, dont le site rend déjà hommage à la beauté. Cette année-ci a eu lieu le XIIe Festival du Film.

Ces réunions ont commencé modestement après la dernière guerre, lorsqu'un groupe d'amateurs de cinéma ont songé à organiser une concurrence internationale entre producteurs de films pour stimuler leurs ambitions, à la manière des concours entre artistes peintres qui exposent aux salons annuels, ou bien des concours sportifs dont les Olympiades ont servi d'exemple. Depuis leurs débuts modestes ces concours internationaux ont pris une ampleur qui ferait croire à leur importance croissante pour soumettre au jugement d'un *jury* impartial, la valeur d'une création où le génie des différentes nations trouve son expression. Ces concours voudraient signaler le génie dramatique des peuples.

C'est la raison du succès grandissant des derniers festivals du film qui ont réuni les cinéastes du monde entier, artistes, techniciens et commerçants, en cette belle saison de mai, sur les bords de la Méditerranée, en un point célèbre par sa couleur et sa lumière intense, sa gaieté insouciante, devant un horizon marin encadré d'un doux relief montagneux, où la baie de la Napoule s'étend profondément bleue et calme.

L'aspect de la scène qui se déroule devant le Palais du Festival construit en bord de mer, est prodigieux. Pendant une quinzaine de jours la route qui longe les plages, devant les grands hôtels, les lieux de rencontre et les locaux de consommation, connut une animation disproportionnée avec la largeur de la rue et des trottoirs. Le public s'y pressait et les voitures devaient circuler avec précaution pour ne pas renverser les passants. La grande attraction sont les vedettes de l'écran qui circulent, qui se baignent, se font photographier et que l'on rencontre le soir dans la salle des spectacles à la présentation des films où elles figurent. Ovationnées par le public, elles veulent se faire voir sous leurs atours les plus séduisants. Ce sont les artistes de tous les pays du monde, depuis les célébrités internationales que lance le Cinéma américain, italien, anglais ou français, jusqu'aux beautés inconnues qui viennent de Chine, du Japon, du Brésil, des Indes ou d'autres pays qui eux aussi veulent faire voir qu'ils ne sont pas étrangers à l'art le plus évolué de notre civilisation technique.

Ces dernières années, les films présentés au Festival se sont fait remarquer par la variété de leurs sujets. Variété nationale et, pour les pays versés dans l'art de l'écran, la recherche de l'originalité. Cela est particulièrement remarquable chez les producteurs français et italiens. L'innovation de ces derniers lorsqu'ils se sont affranchis des scènes truquées dans les studios et ont inauguré le film pris dans la nature a fait école et la virtuosité de leurs producteurs modernes est de mettre à contribution cette nature pour des représentations où elle fournit des sujets qui sortent de la banalité. Un dernier film de Rossellini sur la vie placide et luxuriante des Indes, où les hommes, les singes et les éléphants servent comme acteurs de choix pour jouer le roman de la nature, en est un bel exemple.

La variété des interprétations nationales est également intéressante. Rien de plus distant des interprétations classiques que les films chinois, japonais, arabes, hindous ou mexicains. Ils vous transportent dans la vie d'un autre monde, avec ses expressions, ses élans ou son maniérisme et

cela dans un décor qui complète le style et le comportement de ses habitués. Le spectateur familiarisé avec le genre de vie occidentale, arrive difficilement à être ému par des manières et des expressions qui semblent conventionnelles ou fausses. Cela tient à la particularité des mœurs qui façonnent une manière d'extérioriser les sentiments et les pensées, différentes de la nôtre. Même l'amour qui dans ses gestes devrait montrer ce que l'homme de partout a de plus semblable, trouve dans son expression des variantes qui le rendent plus ou moins émouvant. La froideur chinoise, la mièvrerie japonaise ou la lascivité de l'Hindoue sont autant de formes différentes dans lesquelles s'exprime le geste le plus universellement humain sans qu'elles lui prêtent la même valeur lyrique ou dramatique. Il semble qu'il faille faire une exception pour les nègres, moins conventionnels et plus proches de la nature. Ne serait-ce pas le fait que dépourvus de conventions propres, ils se sont mieux adaptés aux nôtres ?

De cette réunion internationale où les producteurs des petites nations sont loin d'avoir la possession de cet art nouveau, comparés aux grands producteurs internationaux, il ressort que le public dans la plupart des pays s'intéresse plus aux films des grandes nations productrices, comme les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Italie ou la France, qu'à ceux qui ne trouvent qu'un public national pour être compris. Cela se traduit aussi en termes de rétributions. Là où une vedette japonaise ne gagne que 5 000 dollars pour un film limité à son public japonais, une vedette américaine comme Elisabeth Taylor, gagne cent fois autant. C'est que cette dernière se fait voir à un public infiniment plus vaste.

A l'échelle nationale ou internationale, cet art captive son public jusqu'à en faire son esclave. Il acquiert ainsi une valeur qui s'insinue profondément dans la vie de la société et en devient ou le miroir ou le directeur de conscience. De là l'importance du tendancieux dans l'inspiration des créateurs de films où l'art se trouve aux prises avec ce qui est communément accepté comme le beau et le laid ou le bien et le mal. Le problème s'est souvent posé : où se situe l'art entre le bien et le mal

et comment agir ou réagir lorsque cet art exerce une influence si profonde sur le milieu social ?

Considérant que cet art, véritable miroir de la vie, peut créer des suggestions qui dépassent les cas individuels et s'insinue dans les relations d'homme à homme jusqu'à l'échelle internationale, sa portée esthétique devient étroitement liée à sa signification sociale et morale. Il s'écarte de toutes les formes artistiques connues qui s'adressaient à l'appréciation limitée des connaisseurs ou des individus pris isolément. Il implique une atteinte au comportement des individus pris en masse. Il a une valeur éducative. Comme il imite la vie, il invite au mimétisme. C'est un art qui se situe au beau milieu de la vie pour la recréer à sa manière et en faire ressortir une leçon. Il est proche de la littérature, du roman et de la poésie, avec une puissance de suggestion accrue par la présence des choses vues et entendues. C'est un grand art et en même temps un art dangereux. Il n'est pas étonnant que l'Eglise s'en soit émue, pour exprimer son opinion quant à sa justification. C'est dans le choix des sujets et dans la manière de les traiter que l'on trouve cette justification. Aussi l'Office catholique du Film ne laisse rien échapper à sa surveillance. Non loin de Cannes, au Cannet, la paroisse Sainte-Philomène exploite elle aussi une salle de Cinéma.

A l'occasion de ces derniers Festivals de Cannes qui ont réuni les producteurs des grands et petits pays, on a vu les créations anglaises, françaises, américaines et italiennes, destinées à être répandues à une échelle internationale à côté des productions destinées essentiellement à leur terroir d'origine et qui malgré leur ambition de se répandre à l'étranger, ne peuvent dépasser une notoriété strictement nationale.

On pourrait classer ces sujets en trois catégories. Classés dans la première catégorie, sont les films dont le sujet tourne autour d'une intrigue amoureuse, traitée avec plus ou moins de désinvolture et plus ou moins de suggestion érotique. Cette catégorie ne compte que par la qualité des artistes. Une seconde catégorie est celle où le drame amoureux est mis dans une perspective sociale avec implications morales ou immorales. Enfin il

y a le film où le drame est purement social avec toutes les tendances politiques qu'il implique.

Il est à remarquer que les trois catégories de films peuvent être traités avec art ou dépourvus de beauté artistique. Cela dépend des vues, des sites et des paysages, de la grâce et de l'élégance des acteurs et de leur jeu ou de la poésie qui se dégage de leur dialogue. Des trois catégories de films c'est la seconde, celle où le drame amoureux s'intègre dans une situation avec signification sociale, qui a le plus de chance de réunir des appréciations nombreuses et ainsi de remporter un palmarès quand le sujet est traité avec art et science.

A ce XIIe Festival, ce sont les films de cette seconde catégorie, celle où l'amour ne représente qu'un embellissement du drame humain et social, qui ont dépassé en valeur ceux où l'intrigue amoureuse formait le seul et unique intérêt. Il faut aussi reconnaître que ce sont les productions françaises et italiennes et aussi celles de l'Amérique latine qui ont montré une supériorité tant sous le rapport du souci artistique que sous celui de l'originalité. Le film américain comme le film anglais qui en dérive, donne souvent un développement exagéré à la suggestion sexuelle, avec des implications réelles ou supposées, selon les théories des médecins forbans comme le fameux docteur Kinsley. Ils intéressent moins un public raffiné en quête d'émotions artistiques. Deux exemples de ce genre étaient montrés dans le film anglais : *Room at the Top* et le film américain : *Middle of the Night.* Par contre le film américain : *Le Journal d'Anne Frank* représentait un épisode vécu, émouvant par son réalisme et par un jeu de scène parfait.

Les films sous régie italienne ou française visent à l'originalité tout en recherchant le drame à portée sociale. Tels furent les films italiens joués magistralement par des artistes de grande réputation comme la *Magnani* ou *Masina* ou le film mexicain *Nazarino* qui met en valeur l'esprit de charité chrétienne, semblable à celui qui se dégage du fameux roman de Kazantzaki *Le Christ recrucifié.* Un film français comme *Orpheo Negro* joué au Brésil avec des acteurs improvisés, tous nègres

brésiliens, témoigne d'une valeur artistique universelle. Toute cette catégorie de représentations, évoquent le drame de l'amour dans son contexte social. Un autre film français, imaginé par un jeune régisseur, et intitulé : *Hiroshima mon amour* semble contenir une idée ingénieuse mais traité d'une manière confuse et douteuse. Néanmoins Jean Cocteau semble l'avoir apprécié. C'est l'idée de l'attraction entre des types de race différente malgré le contraste entre deux manières de vivre. Un autre film français : *Les quatre cents coups* montre un souci de compréhension pour la délinquence juvénile, ses causes familiales et le manque d'intelligence de l'administration pour obtenir un redressement. Il est joué magistralement par les enfants et il n'est pas étonnant qu'il ait obtenu le prix du Film de la part de l'Office Catholique.

Le prix du XIIe Festival a été décerné à Marcel Camus pour son film *Orpheo Negro* où l'imagination, le lyrisme des situations et la féerie du décor se complètent harmonieusement. Il évoque l'éternel humain aux prises avec le drame de la vie joué par des noirs dans les sites merveilleux du Brésil. Il n'y a que le film du *Journal d'Anne Frank*, de facture américaine et de qualité exceptionnelle, qui donné hors concours, n'a pu obtenir un prix qu'il aurait mérité.

Il reste à dire un mot sur les films de la dernière catégorie, ceux à tendance sociale et politique manifeste. Ce sont pour la plupart des films de pays sous contrôle soviétique, dont le prototype est le film hongrois *Edes Anna*, destiné à la propagande. Aussi l'impression que fait ce genre de films est nulle. Les situations artificiellement composées pour dégager la tendance pro-communiste stérilise l'effet dramatique, malgré la violence des gestes. De telles situations forcées se heurtent à l'incompréhension d'un public qui n'aime ni les excès ni les vides. Aussi certains régisseurs, sous contrôle soviétique, mieux inspirés, se contentent de représenter sur l'écran le théâtre de Shakespeare, joué par des marionnettes comme dans le film tchécoslovaque : *Le songe d'une nuit d'été* ou bien des constructions abstraites, dénuées de sens, comme le film polonais : *Changement de garde*. Les producteurs roumains probablement cons-

cients de l'inefficacité d'une production exclusivement destinée à la propagande devant un *jury* international, se sont abstenus de figurer à ce dernier Festival.

Les Russes, par contre, ayant probablement mesuré la défiance du public envers les films de propagande, s'appliquent actuellement à produire ou bien des films historiques ou bien des drames d'amour. Ils ont une supériorité sur le même genre de production de l'Occident en tant que les scènes amoureuses sont plus discrètes. Elles ont même un caractère de fraîcheur plus émouvante que les drames psychologiques que l'Occident s'ingénie à découvrir. L'avantage des Russes se trouve particulièrement dans la technique de la couleur. Ayant appris le métier des techniciens allemands, avec la mainmise sur l'Allemagne de l'Est où se trouvait l'industrie photographique la plus importante de la nation, ils y ont ajouté un cachet artistique. La couleur est nuancée et le choix des paysages très réussi.

Mais l'ambition des Russes est beaucoup plus grande. Se figurant qu'avec le perfectionnement de la technique de la couleur ils peuvent rivaliser avec l'art de l'Occident et ne croyant pas à l'esprit mais surtout à la matière, en se limitant à la réalité, ils espèrent gagner l'estime de l'Occident. Ils comptent aussi sur le mirage qu'exerce la Russie sur certains esprits, captivés par une suggestion qui devient une autosuggestion. Le distant et le dissimulé exercent toujours un mirage. Aussi les Russes voudraient-ils se faire une place sur le marché international du film.

A Cannes, lors du Festival, un véritable marché du Film s'est développé, où les acheteurs en gros, venus de différents pays tâchaient d'obtenir la primauté, l'exclusivité ou simplement la copie des films qui leur sont offerts par les producteurs présents. C'est une bourse du film qui fonctionne lors de la réunion de chaque Festival et les marchands supputent les chances de placement sur lesquelles ils peuvent compter pour le marché international. C'est une science qui demande un flair pour deviner le goût du public. Ce flair en dit long sur les chances de placement des films soviétiques. Pour les placer, la technique commerciale

organise des salles de projection subventionnées par le parti communiste, où l'entrée est gratuite.

Aussi les Russes qui se figurent que le monde les boycotte par dépit, ont lancé l'idée d'une saison de Festival du Film à Moscou pour l'année prochaine. Les visiteurs seront-ils éblouis par la splendeur des réceptions qu'on leur ménage, et vont-ils leur fournir des admirateurs et des clients ? Il est possible que les largesses faites au compte du budget illimité des Soviets, soit en mesure d'attirer les cinéastes et les vedettes du monde entier, mais il est douteux qu'ils se laissent captiver par l'agrément de la vie cloîtrée, derrière le rideau de fer. Y aurait-il un art qui puisse prospérer sous la contrainte ? Probablement aucun, excepté la servilité.

Festival à Moscou diraient les uns : idée heureuse ; ou bien les autres : idée ridicule. En Russie le ridicule ne tue pas, parce que c'est lui qui est protégé par la force. De quoi impressionner les naïfs. Preuve les portraits de Marx qui font figure d'images saintes. Alors c'est peut-être une idée heureuse ? Le film n'est-il pas aussi un moyen pour faire connaître le monde à ceux qui voudraient le connaître et ne le peuvent, ce qui pourrait ainsi déchirer le rideau de fer ? N'est-ce pas un moyen de dissiper le mensonge et faire apprécier un genre de vie différent de celui qui est imposé par la machine administrative soviétique ? N'est-ce pas donner une chance à l'esprit critique de s'introduire dans l'enceinte de la Cité jusqu'ici si bien gardée et ainsi stimuler une concurrence libre et non dirigée ?

Il n'est pas question d'introduire le cheval de Troyes dans la Cité pour surprendre et vaincre, mais plutôt de donner l'occasion à un nouvel Homère de chanter une victoire non pas de l'extermination des vaincus, mais de leur conversion, une victoire de l'esprit. Est-ce qu'un art supérieur, qui reproduit la vie en mouvement avec ses désirs, ses espoirs et ses labeurs n'est pas le meilleur moyen pour rechercher et découvrir une voie nouvelle ouverte au salut de chacun et de tous ?

R. A. Floresco

Le Cannet, Alpes Maritimes.

Réflexions «A l'ombre de l'Orford»

Sur le point d'ouvrir encore le volume de M. Alfred DesRochers, je me disais secrètement : ce sera un vrai bonheur la reprise de tous ces enlevants poèmes. Un spectacle de forte beauté.

Mais en résumé qu'est-ce que le beau ? Et comment le dégager d'un poème ? Et quelle beauté particulière nous est venue de cette montagne ou de ce livre ? [1]

Deux définitions du Beau se complètent. Est beau tout ce dont la connaissance nous donne de la joie. Le beau est la splendeur d'un acte d'existence. La première définition donne l'effet ; l'autre en indique la source. Les deux sont donc à retenir.

Le beau esthétique est une région participée et contenue sous le beau transcendantal ; il implique une perception sensible baignée de lumière spirituelle. Vivre en beauté pour l'homme c'est vivre en une perception sensible baignée de lumière spirituelle.

La poésie vit en beauté par un état de connaturalité. La beauté est le climat naturel de la poésie et en même temps au-dessus d'elle la beauté absolue est le corrélatif transcendantal de la poésie.

Le symbole fini, le poème peut avoir ses déficiences. Du moment qu'il nous reporte au Beau absolu, on les lui pardonne. Même il est possible de soutenir que dans un poème trop parfait il manquerait une déficience par où s'atteste le caractère fini, la marque de finitude, car sans cette marque la trop grande perfection du fini serait une sorte de coup porté à la nature transcendantale de la beauté.

Cette sorte de soupape accordée à l'artiste on ne craint plus de l'accabler en énumérant les éléments du beau. 1) Intégrité qui manifeste, rend présente la plénitude de l'être et atteste sa perfection. 2) Proportion : consonance en vue de l'unité. 3) Clarté par qui l'être est radieux

---

1. Alfred DesRochers, *A l'Ombre de l'Orford*, Montréal, Fides, 1948, 120 pages. Ouvrage d'abord publié à Sherbrooke, La Tribune, 1929, puis à Montréal, ACF, 1930. Les signes « O » du texte renvoient à ce livre dans l'édition Fides.

et qui nous rapproche de la lumière. C'est ici l'unité et la force de diffusion lumineuse de la forme par où s'échappe une sorte de radiation. Radiation des richesses les plus absolues de l'être.

Intégrité, c'est vérité ; proportion c'est le bien ; qui dit proportion appelle la consonance, l'accord, la sympathie. La vérité et le bien sont assurés par la présence et l'unité d'une forme qui resplendit : clarté et splendeur. Tout s'origine donc en la lumière de l'acte d'être. Si à son tour la grâce n'est autre chose que la beauté mise en mouvement on juge facilement que les chefs-d'œuvre peuvent nous conduire aux confins de l'ordre surnaturel.

Dégager le beau d'un poème c'est aussi voir la lumière de son mouvement, sa grâce. Son ultime valeur est justement le sens mystérieux de la relation musicale qui enrobe tous les éléments, mots et images et significations.

Il suffira donc de se laisser emporter par le mouvement musical des poèmes d'un DesRochers, d'en suivre la trajectoire et les climats, d'en relever, souligner les objets et vérités, pour en dire la beauté.

Ces vers, où la senteur des forêts irradie 0.51, nous parlent du vent :

O vent, emporte-moi vers la grande Aventure
Je veux boire la force âpre de la Nature 0,61

Ils nous parlent du sol natal

Ceux qui portent ta boue épaisse à leurs semelles
Ont la calme lenteur des choses éternelles 0,106

Ils nous apportent selon le relevé de M. Luc Lacourcière « Le souffle vivifiant... de la forêt de l'hiver et du Nord ».

Sur ces thèmes cellules le lecteur s'enrichira de grandes images directement illuminantes.

Les âmes qui fleurissent en cette nature sont variées et remplissent tout l'entre-deux d'un extrême à l'autre. Ame étroite de l'un qui trahirait les siens pour l'amour d'une coppe (p. 92) ; âme insondable de l'autre

dont l'ordre et le silence rappelle un saint Joseph avec sa barbe blanche (p. 94).

Les pages qui nous livrent ces êtres sont reluisantes et fortes, comme des médailles à qui l'on aurait insufflé la vie. Elles avivent en nos cœurs un précieux don de la jeunesse : celui de s'émerveiller.

La poésie adopte ici des formes fixes solidement établies. Avant de rejoindre le plan du grand art il a lui aussi dépassé bien des distinctions : la distinction entre la poésie et la versification ; cette autre distinction entre la versification classique et les recherches nouvelles. Il s'est enfoncé dans la recherche (sans en publier les étapes), jusqu'à se convaincre que l'hexamètre ou vers de six pieds double (exactement vers de douze pieds dit alexandrin), est encore la meilleure forme pour celui qui écrit en français.

Mais la forme adoptée ne doit pas comprimer l'élan principal. Le sens de l'harmonie reste essentiel, soit pour écrire des vers soit pour apprécier la poésie des autres. Le plus élevé des arts repose sur le sens de l'harmonie : c'est lui qui en quelque sorte donne de la charité à l'unité lumineuse de tout son ensemble.

Ouvrez l'hymne au vent du Nord et voyez quelle est cette musique qui vous prendra du premier vers jusqu'à la fin.

Arcade-M. Monette, O. P.

Le Christianisme au Japon

Il y a à peu près 400 ans, saint François Xavier apporta pour la première fois à notre pays la religion chrétienne. Le nombre de catholiques au Japon a merveilleusement augmenté pendant les cent premières années, qui ont malheureusement été suivies de terribles persécutions, ce qui amena la mort de la plupart des catholiques, un très petit nombre seulement conservant leur foi surtout dans la partie sud du Japon. Ils la conservèrent cette foi jusqu'à ce que le gouvernement leur donna la liberté de croyance, car, pendant 300 ans, les gouvernants du Japon ont empêché le travail de la religion catholique en défendant toute communication avec le monde européen et américain.

Cette communication, cette porte fermée fut ouverte à ces deux mondes européen et américain il y a à peu près cent ans, quand le gouvernement japonais établit le système d'Etat, suivant en cela l'exemple des Etats européens modernes, spécialement l'Angleterre et l'Allemagne. Ainsi la liberté de la religion était assurée et on vit entrer au Japon toutes sortes d'idées européennes modernes, et le christianisme put faire son entrée lui aussi par des missionnaires catholiques ou protestants.

La situation n'était pas des plus favorables à l'expansion du christianisme et c'est pourquoi une partie seulement des Japonais fut touchée par le christianisme, surtout dans la classe intellectuelle et les protestants y eurent une plus grande influence. Pourquoi cet insuccès ? En voici des raisons à ce qu'il me semble.

Une première raison serait la ressemblance, je dirais presque l'imitation, des Etats modernes européens que le gouvernement japonais du temps s'efforça de réaliser. En conséquence plusieurs idées libérales et nationales européennes furent accueillies favorablement par la classe intellectuelle tandis que la plus grande partie du peuple japonais demeurait attachée à sa traditionnelle religion d'état.

Une deuxième raison peut nous faire mieux comprendre cet insuccès. Même si le Japon laissait pénétrer ces idées européennes, le

gouvernement voulait conserver et préserver sa traditionnelle religion d'Etat, qui était pour le Japon comme un fonds spirituel. Les nouvelles religions pouvaient entrer dans notre pays seulement si elles ne contredisaient pas notre vieille religion d'état, si elles ne la mettaient pas en danger.

Ces deux raisons expliquent, à mon avis, l'insuccès de cette entrée européenne dans notre pays.

La seconde guerre mondiale vint, ce qui amena la persécution contre le christianisme que l'on mit sur le même pied que le communisme et le libéralisme (pas dans le sens politique du mot). Notre défaite, dans cette guerre apporta sans doute à notre pays de la misère, du trouble, ce fut pour nous un grand désastre, mais cette amère défaite eut comme bon effet de libérer notre peuple de la religion d'Etat trop fanatique. Pour la première fois le peuple japonais eut la liberté de religion dans le vrai sens du mot.

La liberté apporte aux hommes le salut, mais elle apporte aussi la destruction. Le Japon est maintenant en état de crise, car le vieux support spirituel, sa religion d'état, a été détruit, mais le nouveau support dont il a besoin n'est pas encore arrivé, laissant au peuple japonais trois modes d'existence, le communisme, le nihilisme ou le christianisme.

Il me semble — je donne seulement mon opinion — que le communisme n'est pas fort dans le Japon moderne et la raison en est que le communisme s'oppose essentiellement à l'esprit japonais, à sa mentalité, ce qui demanderait un autre article.

Par contre le nihilisme dans notre pays a une très grande influence et il est maintenant très populaire sous plusieurs formes, soit l'hédonisme, le scepticisme, le désespoir et le suicide. Il influence surtout la génération plus jeune que nous.

Qui peut sauver notre peuple de ce désastre spirituel ? Seul le christianisme peut le faire. C'est maintenant le temps pour lui de pénétrer dans l'esprit japonais. Le nombre de conversions, après avoir été très faible, augmente depuis la guerre, mais il y a tant de difficultés sur la

route de ces conversions, ce qui pourrait aussi faire l'objet d'un autre article. Comment les vaincre ces difficultés ?

Il faut d'abord distinguer dans le christianisme les éléments essentiels et les éléments accidentels, il faut séparer ces deux éléments. Il est vrai historiquement que le christianisme s'est développé dans le monde européen, mais le christianisme n'est pas une religion européenne ni une religion américaine, c'est une religion universelle. Inconsciemment, certains chrétiens confondent l'essentiel du christianisme avec les modes américain ou européen de vivre ou de penser et ils veulent les faire pénétrer de force dans notre pays, d'où il s'ensuit des résistances inutiles, pas nécessaires du tout.

Nous devons aussi reconnaître que nous sommes les membres de Jésus-Christ. Il y en a qui sont appelés au sacerdoce, d'autres à la vie de famille, d'autres au monastère, d'autres pour certains offices. Ces fonctions sont différentes mais nous sommes un dans le corps mystique du Christ. Respectons la vocation de chacun, coopérons ensemble, prions les uns pour les autres, ce qui ne regarde pas seulement les prêtres mais aussi les chrétiens, hommes et femmes, vieux et jeunes ; nous avons à remplir notre fonction, notre apostolat là où nous sommes appelés à travailler. L'unité de tous les chrétiens est très importante pour la conversion du nouveau monde chrétien, le Japon.

Comme troisième manière pour vaincre ces difficultés, quand nous rencontrons un non-chrétien, nous ne devrions jamais le considérer comme un païen, un infidèle ou un ennemi ; regardons-le plutôt comme notre ami ou notre frère. Pour employer la terminologie de saint Thomas, chaque non-chrétien est un chrétien en puissance *in potentia.* Convertir un non-chrétien, l'amener à la foi chrétienne, ce n'est pas soumettre un ennemi à notre volonté, mais c'est faire passer un homme de son état potentiel à son état actuel. Certains chrétiens sont très étroits d'esprit ; ils considèrent les non-chrétiens comme s'ils étaient des ennemis, d'où il s'ensuit nécessairement des conflits entre chrétiens et non-chrétiens. Rappelons-nous que non seulement les chrétiens actuels appartiennent au

corps mystique du Christ d'une manière mystique, mais aussi les chrétiens en puissance.

En terminant, je vous demande, peuple canadien, de prier pour la conversion de notre pays. Il est nécessaire, pour la conversion d'un homme, que plusieurs amis prient pour lui ; il est aussi absolument nécessaire, pour la conversion d'un pays, que plusieurs amis des autres pays prient à cette intention, et cela aidera aux missionnaires du Japon, à vos Canadiens de diverses communautés, sans oublier les Dominicains qui m'ont converti, et cela aidera à la réalisation d'un grand rêve, à la vraie paix dans le monde, paix à laquelle tous aspirent et qui sera réalisée plus tard pour les Japonais comme pour les Canadiens, ce que je souhaite de tout cœur.

Ahira Yamada [1]

1. Converti au catholicisme, il y a douze, par le Père Vincent Pouliot, O. P. — Ex-étudiant de l'*Angelicum*, Rome. — Professeur de philosophie médiévale aux universités de Kyoto et de Osaka. — Collaborateur, depuis dix ans, à la traduction en japonais, de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. — De passage à Québec, cet été, il nous a gracieusement offert cette allocution.

L'ascèse de l'affectivité

Sa nécessité

Pour donner à l'ascèse son sens véritable, il faut l'ordonner à Dieu ; cependant il faut reconnaître qu'elle est devenue une exigence de la vie chrétienne par suite du péché originel. Les parents doivent donc initier leurs enfants, même dès leur bas âge, à cette ascèse, comme l'indiquait S. S. Pie XI, dans son encyclique sur l'éducation chrétienne de la jeunesse : « Il faut, dès l'âge le plus tendre, corriger les inclinations déréglées de l'enfant, développer et discipliner celles qui sont bonnes. Par-dessus tout, il importe d'éclairer l'intelligence et de fortifier la volonté au moyen des vérités surnaturelles et avec le secours de la grâce, sans laquelle il est impossible de dominer les mauvaises inclinations et d'atteindre la perfection requise par l'action éducatrice de l'Eglise : de cette Eglise que le Christ a dotée, en toute perfection et plénitude, de sa divine doctrine et des sacrements, instruments efficaces de la grâce divine »[1].

Le Souverain Pontife proposait encore les mêmes moyens comme préparation éloignée à un mariage heureux : « De fait, on ne peut nier que le solide fondement d'un mariage heureux et la ruine d'un mariage malheureux se préparent déjà dans les âmes des jeunes gens dès le temps de l'enfance et de la jeunesse. Car ceux qui, avant le mariage, se recherchaient égoïstement en toutes choses, qui s'abandonnaient à leurs convoitises, il est à craindre qu'ils ne restent, dans le mariage, pareils à ce qu'ils étaient avant le mariage ; qu'ils ne doivent aussi récolter que ce qu'ils auront semé : c'est-à-dire la tristesse au foyer domestique, les larmes, le mépris mutuel, les luttes, les mésintelligences, le mépris de la vie commune ou encore, ce qui passe tout le reste, qu'ils ne se trouvent eux-mêmes avec leurs passions indomptées »[2 et 3].

---

1. *Actes* de S. S. Pie XI, Paris, Bonne Presse, t. 6, pp. 118-119.
2. Encyclique sur le mariage chrétien, dans *Actes de S. S. Pie XI*, t. 6, p. 314.
3. *Le mariage* (Coll. *Enseignements Pontificaux*), Présentation et tables par les Moines de Solesmes, Desclée & Cie, 1954, p. 310.

Sans doute. la discipline qui conditionne la conquête de l'amour est valable surtout pour l'ordre surnaturel, et c'est pourquoi les époux ont le droit de compter sur la grâce sacramentelle pour les aider à se maintenir dans la vertu, mais. faut-il ajouter : « Combien refusent de se laisser aider par la grâce ? » [4] Cette ascèse est une exigence de la charité, dont l'une des tâches est de purifier et de spiritualiser l'amour humain [5].

Mais comme cette ascèse vaut aussi pour l'ordre naturel, il ne sera pas inutile. semble-t-il, d'apporter ici le témoignage d'un médecin. Ainsi, le docteur Léon Goedseels écrivait à ce sujet : « L'expérience a démontré que cette préparation [au mariage] ne peut s'acquérir que par une patiente et solide éducation. Cette éducation doit nous apprendre à subordonner toute notre vie, toute notre activité, tous nos instincts et nos passions, à un idéal supérieur. à une règle morale. L'éducation doit commencer aux premières heures de la vie et ne finir qu'avec elle. Savoir refréner la gourmandise, la colère, l'envie, l'orgueil, c'est se mettre en situation de dominer ses sens. S'appliquer à être bon, patient, dévoué, c'est se mettre en mesure de se donner, donc, d'aimer vraiment » [6].

De plus. il convient d'ajouter que. sauf dans les hautes sphères de la sainteté. cette conquête de l'amour est toujours instable, et toujours à perfectionner sinon parfois à refaire au moins partiellement ; et « c'est pourquoi la régulation de la vie sexuelle appelle une ascèse qui commence avec les premières manifestations de la puberté et continuera tout le long de la vie » [7].

Comme il serait long d'exposer d'une façon relativement adéquate la nature profonde de cette ascèse de l'affectivité. nature très complexe d'ailleurs et au sujet de laquelle se glissent de nombreuses équivoques, disons simplement que « ascèse et moralité se trouvent unies, non pas nécessairement au sens d'une répression de nos tendances affectives,

4. Raoul Plus, S. J., *Face au mariage*, Paris, Spes, 1931, p. 67.
5. Voir Ch.-V. Héris, O. P., *Spiritualité de l'amour*, Paris, Editions Siloë, 1951, p. 241.
6. *La question sexuelle et le mariage*, dans *Intelligence et conduite de l'amour*, Paris, Desclée De Brouwer, 1945, pp. 33-34.
7. Jean Viollet, *Conclusion pratique*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, Paris, Editions Familiales de France, 1953, p. 484.

encore moins d'une répression sans discernement, mais d'abord au sens de cette subordination à une vie éclairée de plus en plus et en tout par la lumière de la vérité. Non pas agressivité contre soi, qui nous ferait encore demeurer au niveau des instincts, mais conversion de tout l'être à une vie selon la vérité » [8].

Cette ascèse de l'affectivité qui change l'égoïsme en altruisme ou en charité, s'opère surtout par le renversement des intentions vers un plan supérieur : « L'ascèse répète le même mouvement psychologique dans tous les domaines où elle s'exerce : se priver des actes où la tendance à mortifier pourrait se satisfaire, et poser des actes contre cette tendance. La transformation d'un amour si peu que ce soit égoïste en un amour totalement altruiste est un des lieux psychologiques où se perçoit le mieux le renversement des motifs qui est l'aboutissement de l'ascèse » [9].

Modération dans les caresses des parents

L'éducation sexuelle de l'enfant commence dès le bas âge ; la modération dans les caresses maternelles y joue un rôle important, pour paradoxal que cela puisse paraître de prime abord. En effet, « les caresses sont sans inconvénient quand il s'agit de bébé au maillot. Mais à mesure que l'enfant grandit, les caresses doivent se faire plus discrètes. Encore que les mères se flattent de ce que tel de leurs enfants soit *caressant*, elles ne devraient pas oublier que le besoin d'être câliné et dorloté peut avoir de dangereuses conséquences pour l'avenir. Un jour vient où l'enfant éprouve des frénésies de tendresse qui ne sont plus l'expression naïve de l'affection qu'il porte à sa mère, mais le commencement d'une sensualité qui s'ignore. [...]

« Les caresses que la mère considère imprudemment comme innocentes, excitent le désir d'autres caresses qui le sont moins. Ne nous étonnons pas si nous surprenons un jour des enfants dits *câlins*, assis

---

8. L.-B. Geiger, O. P., *Esquisse d'une théologie de l'ascèse*, dans *L'ascèse chrétienne et l'homme contemporain*, Paris, Editions du Cerf, 1951, pp. 176-177.
9. A. Léonard, O. P., *Nomenclature des procédés ascétiques en usage dans l'Eglise*, dans *L'ascèse chrétienne et l'homme contemporain*, p. 138.

côte à côte dans quelque coin solitaire, se donnant l'un à l'autre des marques d'affection qui les préparent aux plus dangereuses intimités. C'est par des câlineries et des baisers qu'ils croient innocents que s'insinuent peu à peu les excitations proprement sensuelles » [10].

Il y a donc une « chasteté de l'amour maternel » [11], dont l'absence peut être préjudiciable au développement affectif de l'enfant, comme l'indique pertinemment le docteur Pierre Jacquin, sous d'autres aspects que ceux qui viennent d'être signalés : « Il est nécessaire d'informer les parents de la genèse des troubles sexuels, et tout spécialement la mère qui presque toujours, est responsable de l'homosexualité et, d'une façon générale, des perversions de l'instinct de l'homme. Cette action familiale doit éviter, surtout, la dévirilisation du petit garçon par une mère trop tendre, trop dominatrice et surtout trop ennemie de l'homme, et aussi la déféminisation par un père affectivement incompréhensif des aspirations normales de sa fille » [12].

Ascèse de l'instinct de nutrition

Les manifestations de la concupiscence au sens strict sont la gourmandise et la luxure [13], mais ces instincts « n'étant pas autonomes, fonctionnent en vases communiquants. Les instincts sont, en effet, tributaires les uns des autres. Tout ce qui est conquis sur l'un est acquis pour l'autre » [14].

En conséquence, l'ascèse du goût rejaillit *indirectement* sur le perfectionnement de l'équilibre affectif et sexuel : « Manger à toute heure en dehors des repas, choisir ce qui plaît dans les aliments, engloutir des friandises jusqu'à satiété — combien d'enfants, hélas ! agissent ainsi ! —

10. Jean Viollet, *Relations entre jeunes gens et jeunes filles*, 5e éd., Paris, Editions Familiales de France, 1952, pp. 53-54.
11. Esther de Retz, *La prudence familiale*, dans *Prudence chrétienne*, Paris, Editions du Cerf, 1948, p. 127.
12. *Quels problèmes l'équilibre sexuel pose-t-il au médecin ?*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, p. 89.
13. Voir *Somme théol.*, *Ia IIæ*, q. 85, a. 3.
14. Suzanne-Marie Durand, *Education et pédagogie de la sexualité*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, p. 444.

c'est offrir, à l'épanouissement brutal et agressif de l'instinct sexuel, un terrain tout préparé. Gloutonnerie et luxure sont presque inséparables. Au contraire, imposer à un enfant, même jeune, une sage discipline dans les repas et hors des repas, lui inculquer, par l'exemple et par la parole, et par des interventions judicieuses, qu'un chrétien doit être attentif à ne pas faire de son ventre son seigneur (saint Paul *dixit*), c'est amenuiser l'instinct tyrannique, c'est affaiblir la commune racine où puisent leur sève commune les sept péchés capitaux, parmi lesquels gourmandise et luxure »[15].

Parlant de la nécessité de l'abnégation à pratiquer dès le bas âge pour devenir capable d'observer la loi du Christ, S. S. Pie XII, dans une allocution aux curés et aux prédicateurs de Rome, le 8 mars 1952, affirmait ce qui suit : « Ce dont l'Eglise a un besoin urgent, c'est des fidèles et des groupes de fidèles de toute condition qui, délivrés de l'esclavage du respect humain, conforment toute leur vie et toute leur activité aux commandements de Dieu et à la loi du Christ. Or, cette conformité n'est ordinairement possible qu'à ceux qui, dès le jeune âge, se sont habitués, par amour pour Dieu, à l'abnégation et au sacrifice »[16].

Ascèse de l'imagination

Parmi les tentations auxquelles les adolescents sont particulièrement exposés, se trouvent celles de l'imagination. Comme ils ignorent les faiblesses de la nature humaine, ils sont facilement présomptueux et s'exposent aux dangers : « Ils ne se doutent pas que les tentations sont subtiles et qu'il est difficile de les saisir à leur point de départ et dans leur développement progressif.

« Elles commencent par des rêveries et des imaginations auxquelles on attache d'autant moins d'importance qu'elles ne sont accompagnées d'aucun contact physique. On ne s'aperçoit pas qu'elles se changent peu à peu en obsessions et qu'il suffira de quelques circonstances favorables

15. *Ibid.*, p. 443.
16. *Doc. Cath.*, 49 (1952) 389-390.

pour provoquer une chute d'autant plus certaine qu'on l'aura crue impossible » [17].

A cause de la solitude du cœur que crée inévitablement la chasteté, les adolescents sont exposés, s'ils n'y prennent garde, à se livrer à des rêveries dangereuses : « N'est-ce pas pour échapper à cette solitude que la jeune fille nourrit son imagination de romans d'amour et cherche auprès des personnages dont elle lit les aventures des amis qui remplaceront provisoirement celui qu'elle espère rencontrer un jour ?

« Et le jeune homme, plongé dans de dangereuses rêvasseries, n'en vient-il pas à ne penser qu'à telle jeune fille rencontrée au hasard des circonstances ? Autant de dispositions qui préparent et annoncent le *flirt*. Qu'une rencontre fortuite mette les deux personnages en présence, un rien suffira pour allumer les cœurs et ce sera le commencement d'une aventure sentimentale » [18].

Le remède le plus efficace pour prévenir les tentations possibles en ce domaine et favoriser l'équilibre affectif, est le don de soi à des tâches professionnelles et apostoliques [19], à un travail aimé et à des loisirs sains [20].

Pour seconder l'intégration des élans affectifs au psychisme total de la personnalité, il faut cependant que ce travail soit captivant et créateur. En effet, il faut distinguer entre travail et travail, car « il existe une sorte de besogne sans joie — bourrage intellectuel, ou geste monotone à la chaîne — qui mérite à peine de nom de travail. [...] Le travail constructif dont je parle est une sorte de symétrie de la procréation. [...] Devant cet enfantement, quelque chose en l'homme est apaisé et comblé. [...] On peut dire du travail qu'il est plus qu'un gagne-pain, plus qu'un dérivatif : il est de l'amour qui prend corps » [21].

---

17. Viollet, *Relations entre jeunes gens et jeunes filles*, p. 35.
18. *Ibid*., p. 58.
19. Voir *Éducation sentimentale*, Programme de la J. E. C. pour 1953-1954, Montréal pp. 24-25.
20. Voir Viollet, *op. cit*., pp 36, 94.
21. Durand, *Education et pédagogie de la sexualité*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, pp. 448-449.

D'une façon sommaire, on peut dire que la chasteté se développe surtout d'une manière indirecte mais positive, par la générosité dans toute la vie : « Aux jeunes qui luttent contre l'impureté, il faut répéter que ces fautes ne s'attaquent pas avant tout de front, mais en s'exerçant à plus d'énergie, à un plus grand souci des autres dans la vie courante. Dans la mesure où on élève le niveau général de sa vie, peu à peu et presque de soi-même, on acquiert une plus grande maîtrise, une plus grande pureté » [22].

Ascèse de la vue et des comportements connexes

En plus des tentations de l'imagination, il faut ajouter celles qui proviennent de la vue et des regards, celles-ci d'ailleurs alimentant celles-là. En un sens, le regard est même plus subtil que le toucher, car il est « d'autant plus dangereux et excitant qu'il facilite les jeux morbides de l'imagination sans que la partenaire puisse réagir, comme elle le ferait peut-être si on osait la toucher » [23].

Parmi les jeunes filles, il en est qui semblent ignorer qu'elles peuvent facilement être l'objet des désirs masculins et que, tout en étant « parfaitement pures et innocentes, elles sont souvent, par la légèreté de leur tenue, une occasion grave de tentations pour les jeunes gens. Les avertir des excitations qu'elles provoquent serait leur rendre un immense service et prévenir bien des regards et des familiarités coupables. Ce sont encore des tentations par les regards que provoque la tenue des femmes et des jeunes filles sur un grand nombre de plages ou les situations équivoques des *campings*, surtout aux heures de toilette » [24].

Quant au jeune homme, il peut être le pendant de la coquette, et exercer un pouvoir de séduction en se servant « de ses yeux, de sa voix et de ses gestes pour troubler et captiver la sensibilité féminine » [25].

En pareilles matières, la présomption est relativement facile, surtout pour les adolescents ; ainsi le chanoine Viollet écrivait encore à ce

22. Pierre de Locht, *Notion positive de chasteté conjugale*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, p. 355.
23. Viollet, *Relations entre jeunes gens et jeunes filles*, pp. 36-37.
24. *Ibid.*, p. 36.
25. *Ibid.*, p. 62.

sujet : « Déclarer que l'on n'éprouve aucune émotion d'ordre sensible, voire sensuelle, dans ces sortes de situation et en conclure que c'est affaire de tempérament, c'est oublier que la vie sexuelle est sujette à des caprices mystérieux qui font que la même personne ayant maintes fois traversé le feu sans y être brûlée sera brusquement saisie d'une fièvre qui la jettera pantelante dans un état de sexualité dont elle ne sera plus maîtresse » [26].

De plus, de légères concessions peuvent finalement conduire à la catastrophe ; saint Alphonse de Liguori affirmait, en effet, ce qui suit : « Il suffit au démon que nous commencions à lui ouvrir la porte ; il viendra bien à bout de se l'ouvrir ensuite tout entière » [27].

Pour pallier ces dangers, un moyen s'impose en premier lieu : « Un cours de psychologie masculine aux jeunes filles, un autre de psychologie féminine aux garçons aideraient les uns et les autres à mieux débrouiller l'écheveau de leurs sentiments instinctifs et à mieux résister aux tentations qui les guettent au cours des années d'adolescence » [28].

Il est aussi des jeux mixtes tout à fait contre-indiqués pour les adolescents, ce sont les jeux à se poursuivre : « Ce sont des sortes de luttes, des poursuites au cours desquelles le garçon semble s'exercer à conquérir la fille, et la fille à fuir pour mieux marquer les difficultés de la conquête. Regardez ces jeunes adolescents de treize ou quatorze ans qui jouent à se poursuivre. La fillette fuit, en poussant des cris aigus et simulant la peur. Au fond, elle n'a qu'un désir : être attrapée et saisie ; tout en paraissant se débattre elle souhaite le baiser, sans se l'avouer. Si elle est vaincue, sa fureur apparente cache une satisfaction intime de sa sensibilité » [29].

Pour les établissements secondaires d'éducation où, à cause de raisons particulières, la coéducation ne peut être évitée, une *Instruction de la Sacrée Congrégation des Religieux* du 8 décembre 1957 indiquait,

---

26. *Ibid.*, p. 38 ; voir aussi p. 75.
27. *Selva ou recueil de matériaux pour les retraites ecclésiastiques*, trad. J. GAME, 3e éd., Paris, Gaume, 1836, t. 1, p. 306.
28. VIOLLET, *op. cit.*, p. 63.
29. VIOLLET, *op. cit.*, pp. 51-52 ; voir aussi pp. 67-69.

au nombre des précautions à prendre, celle qui suit : « Il faut s'abstenir des jeux corporels et des épreuves sportives mixtes »[30].

Prière et sacrements

Au départ, il faut reconnaître que la pratique de la chasteté, dans tous les états de vie, requiert le secours de la grâce divine. S. S. Pie XII le déclarait sans ambages, dans l'allocution qu'il adressait aux Carmes Déchaux, le 23 septembre 1951 : « Que tous soient bien persuadés que la chasteté conjugale, ne peut être gardée avec constance sans le secours de la grâce de Dieu, et ce secours de la grâce de Dieu, et ce secours céleste est encore bien plus nécessaire quand il s'agit de garder la chasteté jusqu'au dernier souffle de la vie ; et c'est pourquoi celui qui voue à Dieu une intégrité liliale doit lutter par la prière et le souci de la pénitence, comme Jacob avec l'ange, pour remporter cette céleste victoire »[31].

Et un peu plus tard, soit le 29 octobre de la même année, le même Pontife traitant de questions morales relatives à la vie conjugale, ajoutait encore sur le même sujet : « C'est bien clair : celui qui ne veut pas se dominer lui-même ne le pourra pas, et qui croit pouvoir se dominer, en comptant seulement sur ses propres forces, sans chercher sincèrement et avec persévérance le secours divin, sera misérablement déçu »[32].

Cette nécessité s'explique facilement si l'on considère que la chasteté chrétienne n'est pas seulement une vertu naturelle que l'on peut développer par ses propres efforts, mais une vertu surnaturelle qui a besoin de la grâce pour s'épanouir : « Elle est une grâce, une souplesse spirituelle que la répétition des actes ne suffit pas à donner ; à fortiori, à porter à la perfection. Il y faut la force de Dieu. Force puisée dans les sacrements, dans le sacrement de Pénitence et surtout dans le sacrement de l'Eucharistie »[33].

---

30. *Doc. Cath.*, 55 (1958) 406.
31. *Doc. Cath.*, 48 (1951) 1295.
32. *Doc. Cath.*, 48 (1951) 1486.
33. Joseph Guéraud, *Complexité de la morale conjugale*, dans *Limitation des naissances et conscience chrétienne*, Paris, Editions Familiales de France, 1950, p. 184.

Sans doute, la prière et les sacrements ne dispensent pas de recourir aux moyens naturels propres à dominer le déterminisme bio-psychique. Cependant il faut ajouter que « les moyens naturels, par eux-mêmes, se révèlent ici, dans la généralité des cas, d'une insuffisance notoire. Il faut avoir le courage de rappeler cette vérité —d'expérience — en un monde qui a perdu, dans une large mesure, le sens du surnaturel, avec le goût de la pureté » [34].

Parlant de la chasteté conjugale, S. S. Pie XI, dans son encyclique sur le mariage chrétien, a voulu indiquer clairement ces vérités : « Ils se trompent grandement ceux qui, dédaignant ou négligeant les moyens qui dépassent la nature, croient, par la pratique et les découvertes des sciences naturelles (savoir : de la biologie, de la science des transmissions héréditaires, et d'autres semblables), pouvoir ramener les hommes à refréner les désirs de la chair. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille faire peu de cas de ces moyens naturels ; car il n'y a qu'un seul auteur de la nature et de la grâce, Dieu, qui a disposé les biens de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel pour le service et l'utilité des hommes. Les fidèles peuvent donc et doivent s'aider aussi des moyens naturels. Mais c'est se tromper que de croire ces moyens suffisants pour assurer la chasteté de l'union conjugale ou de leur attribuer une efficacité plus grande qu'au secours de la grâce surnaturelle » [35].

D'ailleurs, il convient de signaler ici un fait absolument certain, c'est que la grâce ne fait jamais défaut à quiconque fait vraiment son possible. Les Pères du concile de Trente ont tenu à sanctionner cette vérité, en se rapportant au texte suivant de saint Augustin : « Dieu ne commande pas de choses impossibles, mais en commandant, il exhorte, et à faire ce que tu peux et à demander ce que tu ne peux pas, et il t'aide afin que tu puisses le faire » [36].

---

34. E. Rolland, *La masturbation, point de vue du théologien*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, p. 282.

35. *Actes de S. S. Pie XI*, t. 6, p. 305.

36. Voir Denz., n. 804.

Et S. S. Pie XII énonçait la substance de cette doctrine en parlant de l'intangibilité du commandement de la pureté pour la jeunesse actuelle : « Elle aussi a l'obligation morale et avec l'aide de la grâce la possibilité de se garder pure. Nous repoussons donc comme erronée l'affirmation de ceux qui considèrent comme inévitables les chutes durant les années de la puberté, qui de la sorte ne mériteraient pas qu'on en fasse grand cas, comme si elles n'étaient pas de graves fautes, parce que d'ordinaire, ajoutent-ils, la passion supprime la liberté nécessaire pour qu'un acte soit moralement imputable » [37]. « Des laïcs convaincus, spécialistes en leur sphère, ne craignaient pas de rappeler, avec leurs propres termes, cette possibilité et ce devoir » [38].

Mais pour mériter cette grâce, la prière et les sacrements doivent s'ajouter à l'ascèse : « Dans l'éducation morale, ni l'initiation ni l'instruction, ne présente de soi aucun avantage ; elle est, au contraire, gravement malsaine et préjudiciable si elle n'est fortement liée à une constante discipline, à une vigoureuse maîtrise de soi-même, à l'usage, surtout, des forces surnaturelles de la prière et des sacrements » [39].

Cette habitude de la prière et la réception fréquente des sacrements constituent un besoin particulier pour les adolescents : « Si pénible que soit parfois l'habitude de la prière pour un adolescent ébloui par les forces nouvelles qu'il découvre en lui, il se doit astreindre à prier tous les jours et orienter sa prière dans le sens de la vocation. [...] La réception des sacrements doit être d'autant plus fréquente chez les adolescents que les dangers qu'ils courent sont plus nombreux et plus graves » [40].

Et parmi les sacrements, la sainte Eucharistie détient sans contredit la place prépondérante ; à ce sujet, Suzanne-Marie Durand écrivait fort justement : « Au risque de paraître retardataire, je continue de penser qu'une dévotion fortement doctrinale et caritative, et centrée sur l'Eucha-

---

37. *Allocution sur la conscience chrétienne, objet de l'éducation*, 23 mars 1952, dans *Doc. Cath.*, 49 (1952) 454.

38. Voir Henri Barbeau, *Sexualité et religion*, dans *Morale sexuelle et difficultés contemporaines*, p. 175. Durand, *Education et pédagogie de la sexualité*, *eod loco*, p. 453.

39. S. S. Pie XII, *Allocution aux pères de famille français*, 18 sept. 1951, dans *Doc. Cath.*, 48 (1951) 1285.

40. Viollet, *Relations entre jeunes gens et jeunes filles*, p. 110.

ristie. est le remède premier aux faiblesses qui résultent de notre dualité : chair-esprit ». [...]

Dans les premières années de la J.O.C., je me souviens de cette trouvaille spontanée d'un Jociste qui avait profondément impressionné ses camarades. Il parlait à l'un de ses compagnons d'atelier du combat de la pureté. « C'est difficile, c'est impossible. objectait celui-ci. — Tout seul. oui. c'est impossible. répond le Jociste. mais quand on communie, mon vieux, c'est le Christ qui mène le combat. et alors. ça devient possible » [41].

Ovila Melançon, C. S. C.
Sanatorium Notre-Dame, Sainte-Adèle, P. Q.

41. *Loco cit.*, p. 452.

Le sens des faits

La vie spirituelle et le Rosaire

La vie

Chez le vivant, toutes les ressources de la physique et de la chimie se composent selon l'âme. Car il faut expliquer, quand elles travaillent ensemble, les choses inférieures par les supérieures et non pas l'inverse. Ce sont les inférieures qui gagnent à se conformer. L'être qui est idée, forme et acte, est en l'occurrence une âme, et c'est elle qui fait l'unité et la loi de composition de l'ensemble. Un jour Socrate décida très simplement qu'il ne serait pas racaille mais citadelle. Et un nombre incalculable de conséquences furent entraînées par ce seul atome d'une intérieure décision.

Mais par contre il n'y a aucun doute que la biologie viendra aider la mystique à faire de l'homme un chercheur de la divinité. Elle préparera et mieux qu'on pense cet ensemble d'os, de muscles et de nerfs, qui portent une nature humaine à chercher la perfection et lui en facilitent l'accès. Elle aidera à inscrire l'homme dans l'éternité. Ici-bas c'est lui qui est l'être, parce que c'est en lui que peut fleurir la vie.

La vie spirituelle

La biologie où s'observe tout d'abord le comment de la vie, projette ses lumières sur la façon de bien entendre, à un ordre plus élevé, la vie spirituelle elle-même. La loi du chrétien c'est la sainte Trinité. Le corps et l'âme de Jésus étaient sous la personne du Verbe de Dieu inséparable du Père et de l'Esprit. Le corps et l'âme du chrétien sont assumés par la Trinité entière. Participation à la vie intime de Dieu. La Trinité s'offre à drainer pacifiquement vers sa hauteur tous nos pouvoirs, toutes nos ressources, tout notre être. Franchement, si on y pense, quelle joie ! Cette image de l'âme ne sera pas une caricature car son artiste et son Auteur ne l'abandonnera jamais. Et déjà, il faut le comprendre, cet artiste incomparable a échappé, entre nos doigts, le gage de toutes les couronnes éternelles.

Le Rosaire

Couronne de roses (« les merveillettes roses, tout fraîchement écloses », couronne terrestre qui préfigure le couronnement du ciel.

En lisant la grande histoire de France, on y voit qu'un roi est sacré et couronné le même jour. Nous sommes sacrés très tôt, mais nous ne serons couronnés que beaucoup plus tard. Notre vraie couronne ce sera notre vision de Dieu. Mais nous avons été sacrés dès notre premier sacrement,

dès notre Baptême. Cette couronne qui ne viendra que plus tard, si on pouvait l'avoir en quelque façon tout de suite. Eh bien ! je vous l'annonce c'est possible.

De même que dans la royaume terrestre la couronne est avant tout le symbole de l'alliance idéalement scellée entre le roi et son peuple, ainsi en religion, cette couronne de roses (appelée Rosaire) est le commencement pour nous de notre couronne de gloire parce qu'elle dit notre filiation à cette créature extraordinaire que seul Dieu pouvait inventer : Marie, Mère de Dieu.

Source de l'infinie Sagesse pour tous les hommes. Car la maternité de cette enfant ne se termine pas seulement au corps et à l'âme humaine de Jésus, oh non (les actions se terminent à la personne) !, le terme de cette relation, le terme de cette maternité c'est la Personne du Verbe, c'est Dieu. Il faut dire intimement à tout homme : Mère de Dieu, Marie est ta mère, ta mère à toi homme de douleurs, nature exilée cherchant quelqu'un, il suffirait que la couronne de roses soit toujours avec toi et qu'à force de suivre tes vêtements elle finisse par habiter ton cœur : ce serait un accroissement assuré de chacun de tes jours, un enrichissement au trésor dont l'acquisition est plus belle que celle de l'or et du diamant : la Sagesse.

Arcade-M. Monette, O. P.

La Maison Montmorency, octobre 1959

Lettre ouverte à Maître Pierre F. Côté

Il est assez délicat de contredire un ami avec lequel on voudrait toujours avoir tort pour lui donner toujours raison. Mais quand cet ami, Maître Pierre F. Côté, signe cette affirmation : « Le 13 septembre 1759, il n'y eut ni vainqueurs, ni vaincus, mais une réalité nouvelle : un Canada bi-ethnique et bi-culturel », l'affirmation est trop généreuse pour recevoir une approbation globale. Il aurait fallu écrire : le 13 septembre 1959, il ne reste plus ni vainqueurs ni vaincus, mais une réalité nouvelle...

Je me souviens pour l'avoir entendu sur les bancs de l'école, venant de la bouche des maîtres de notre adolescence et de notre jeunesse, et aussi pour l'avoir lu dans nos livres d'Histoire, que le drame qui se joua sur les Plaines d'Abraham, du 13 au 14 septembre 1759, drame de quinze minutes, fut une véritable défaite pour la vie canadienne-française. Si nos maîtres ont dit vrai, si l'histoire n'est pas un mensonge bien organisé, il faut reconnaître que nous fûmes de véritables vaincus ce jour-là. Ce n'est pas un chapitre de notre histoire qui s'écrivait à ce moment-là.

mais c'est un livre qui se fermait avec son point final. Et un autre livre s'ouvrait, une autre histoire toute différente commençait, avec des chapitres nouveaux, une vie nouvelle. Et Guy Frégault d'écrire : « Un monde anglais s'est refermé sur les Canadiens, sans pourtant qu'ils se fondent en lui, car il s'est créé contre eux et il se développe sans eux... Et leur propre armature sociale ayant été tronquée en même temps que secouée sur ses bases, ils ne forment plus qu'un résidu humain, dépouillé de la direction et des moyens sans lesquels ils ne sont pas à même de concevoir et de mettre en œuvre la politique et l'économie qu'il leur faut (Cf. *La guerre de la conquête*, p. 456). Et l'auteur de nous avertir qu'il ne s'agit pas « d'une crise de conjecture, mais de structure — de structure démolie et jamais convenablement relevée ».

Un rameau brisé ou une épave qui suivra fatalement le sillage du bateau impérial sans jamais l'atteindre. En effet, au lendemain de cette tragique défaite, l'Histoire vit deux groupements humains profondément différents par la race, la langue, la religion, la culture, la finalité, s'organiser pour faire route ensemble. L'un avec ses droits de vainqueur, l'autre avec ses droits de vaincu, chacun conservant ses aspirations propres et ne voulant rien sacrifier. Pendant plus de cent ans ce fut un régime de compromis entre deux oppositions que le destin acculait à la vie en commun.

Les dates historiques de 1763, 1774, 1791, 1840 ne sont que des compromis, des ententes plus rationnelles que cordiales pour avoir la paix ou éviter la guerre. Avec le temps cependant, l'Anglais devenant de moins en moins anglais, le Français de moins en moins français, on en arrive au Pacte fédératif de 1867 où s'affirment les principes d'une large collaboration, les deux groupes ayant perdu graduellement la verdeur de leur origine pour devenir de plus en plus canadien. Et la métamorphose n'est pas encore finie.

Les motifs ou les « symboles » invoqués pour célébrer le deuxième centenaire de la bataille des Plaines d'Abraham, on les trouve non pas en 1759 mais bien en 1867 où il y eut réellement collaboration. Il faut cependant reconnaître que les Canadiens français, par leur faute, n'ont pas toujours su en tirer le meilleur parti. Ici je me permets de signaler les deux solides et lucides éditoriaux de M. Gérard Filion dans « Le Devoir » des 20 juin et 12 septembre.

Vouloir remonter plus loin est une illusion. En Histoire, quand on défonce la réalité, on tombe dans le vide et je ne vois pas comment le vide serait le symbole de « deux siècles de collaboration progressive ». J'ai l'impression que 8 ans trop tôt on a célébré modestement le centenaire de la Confédération. Disons que ce fut le prélude de la « retraite » préparatoire...

Antonin Lamarche, O. P.

Le premier fruit de la Commission Léonine canadienne

En vertu d'une décision du Maître Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs et non sans l'approbation de Pie XII, une Section de la Commission Léonine pour l'Edition critique des œuvres de saint Thomas d'Aquin travaille en notre pays depuis 1950. Elle a dressé l'inventaire de tous les manuscrits des Commentaires scripturaires du Docteur Angélique et en a demandé des microfilms. Cinquante-sept de ceux-ci, contenant le texte de l'*Expositio super Iob*, furent collationnés et classés dans des cadres généalogiques ; douze furent retenus pour la restauration du texte-source de toute la tradition. Dès octobre prochain ce dernier, amélioré encore par la critique, sera mis sous presse non sans avoir été orné de nombreuses notes et enrichi des références à toutes les autorités qui marquèrent la pensée de saint Thomas. Une préface élaborée donnera la clé du travail accompli. Toute cette œuvre monumentale sera présentée à S. S. Jean XXIII au cours de 1960. Déjà cependant en 1959 Sa Sainteté voulut louer publiquement cette entreprise canadienne de haute culture ecclésiastique. Nous sommes heureux de publier son vénérable autographe. Si quelqu'un de nos lecteurs voulait donner une suite pratique à la lettre du Saint-Père, il pourrait adresser son offrande au R. P. Pierre Tremblay, 96, Empress, Ottawa.

* * *

Del Vaticano, 2 mai 1959.

Eminentissime Seigneur,

J'ai l'honneur et le plaisir de remettre ci-joint à Votre Eminence un vénérable autographe que Sa Sainteté daigne Lui adresser au sujet de la Section Canadienne de la Commission léonine pour l'édition des œuvres de Saint Thomas d'Aquin.

Daignez agréer, Eminentissime Seigneur, l'expression des sentiments de vénération avec lesquels, en baisant vos mains, je suis heureux de me redire

de Votre Eminence Révérendissime
le très humble, très dévoué et très obéissant
Serviteur en N. S.

(signé) D. Card. TARDINI

Son Eminence Révérendissime
le Cardinal P. E. Léger
Archevêque de Montréal

COPIE CONFORME

A Notre cher Fils
le Cardinal Paul-Emile Léger
Archevêque de Montréal

Les nombreuses occupations qui ont absorbé les premiers mois de Notre Pontificat ne Nous ont pas empêché de donner Notre attention à des œuvres de longue haleine due à l'initiative éclairée de Nos prédécesseurs sur la Chaire de Pierre, et que Nous tenons à honneur de poursuivre, pour Notre part, dans toute la mesure où la Providence Nous en donnera les moyens.

Telle est en particulier la vaste entreprise de l'édition critique des œuvres de S. Thomas d'Aquin, confiée, il y a plus de soixante ans, par la clairvoyante sollicitude du grand Léon XIII, au Maître Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

*Une section canadienne de cette « Commission léonine » fut fondée par la suite, plus spécialement chargée de l'édition des Commentaires scripturaires du Docteur Angélique, et Nous apprenons avec plaisir qu'elle publiera bientôt, sous votre haut patronage, l'*Expositio super Iob. *Une telle réalisation a toute Notre faveur.*

Ayant Nous-même été élevé dans le culte de celui que l'Eglise considère à juste titre comme son « Doctor communis », Nous entendons favoriser de tout Notre pouvoir ce qui contribue à une plus exacte connaissance de sa pensée et de sa doctrine. Nous savons quelles sont les exigences techniques et scientifiques d'une édition de cette envergure, et Nous n'ignorons pas non plus la lourde charge financière qu'elle représente. Aussi applaudissons-Nous de grand cœur à la récente constitution au Canada d'un comité de prêtres et de laïcs qui, sous le titre d'« Institut des Editions Critiques des Textes de S. Thomas d'Aquin », se propose de promouvoir cette œuvre si importante et d'en assurer le succès. Le précieux service ainsi rendu aux théologiens et aux catholiques cultivés rejaillira, Nous n'en doutons pas, sur toute la grande famille chrétienne et sera tout à l'honneur de votre patrie canadienne.

Invoquant donc sur les membres de cet Institut et sur tous ceux qui les aideront à mener à bien leur belle et difficile tâche, l'abondance des divines faveurs, Nous leur envoyons, ainsi qu'à vous-même, en gage de Notre paternelle bienveillance, une large Bénédiction Apostolique.
Du Vatican, le 28 Avril 1959

(Signé) JOANNES pp. XXIII

La DIDACHE, Instructions des Apôtres, analysée et jugée par un exégète canadien

Il n'est guère de découverte qui suscita plus d'intérêt, au siècle dernier, non seulement chez les spécialistes des origines chrétiennes, mais aussi auprès du grand public chrétien, que celle du texte grec de la *Didachè*, en 1873, dans un manuscrit du couvent du Saint-Sépulcre de Constantinople, par le métropolite de Nicomédie d'alors, Philothée Bryennios. Seule peut-être la découverte des manuscrits de Qumran et du désert de Juda peut lui être comparée pour avoir causé un émoi aussi universel. Depuis l'édition princeps de la Didachè, dix ans plus tard, on a vu paraître successivement d'importantes études auxquelles sont attachés les plus grands noms parmi les critiques, tels que Lightfoot, Harnack, J. A. Robinson, Connoly et Vokes. Malgré les efforts répétés en vue de mieux comprendre ce très ancien texte, déjà mentionné par Eusèbe et tenu en haute estime par les chrétiens des premiers siècles, l'accord était loin d'être parfait, après soixante-quinze années de recherche, sur la date et l'origine de la Didachè, et par voie de conséquence sur son interprétation. D'une période d'enthousiasme où la critique avait reconnu dans la Didachè un des plus anciens livres chrétiens après le Nouveau Testament, sinon le plus ancien, on était alors passé chez les historiens récents à assigner à cet écrit une date sensiblement moins ancienne : loin d'être un écrit apostolique, la Didachè n'était plus aux yeux des critiques qu'une fiction archaïsante plus ou moins montaniste du IIIe siècle. C'est après tant d'hypothèses et d'explications diverses que le R. P. Jean-Paul Audet, O. P., déjà bien connu dans maints milieux de la recherche théologique, publiait récemment dans la collection des « Etudes bibliques » une imposante étude, fruit de plusieurs années de recherche : La Didachè ou Instructions des Apôtres [1]. Jamais jusqu'à présent, ainsi que le notait Dom B. Botte, on n'avait consacré à la Didachè une étude aussi importante, non seulement par le volume, mais aussi par la qualité et la nouveauté de ses conclusions.

Le P. Audet connaît bien les interprétations antérieures, dont il retrace l'histoire dès le début de son exposé, en mettant en relief les postulats critiques qui ont commandé jusqu'ici toutes les solutions. Mais

---

1. JEAN-PAUL AUDET, O. P., *La Didachè. Instructions des Apôtres.* Collection « Etudes Bibliques », Paris, Gabalda, 1958. 25 cm. 498 pages.

le principal mérite de son étude est d'avoir su se dégager de toute l'interprétation antérieure et partir à nouveau de l'examen direct du texte, replacé dans le milieu complexe qui l'a vu naître, pour lui demander la clef de sa véritable explication. Il n'est guère possible de rendre ici pleine justice à ce travail volumineux, rempli à la fois d'analyses approfondies, d'informations abondantes et minutieuses, ainsi que d'un ensemble de preuves qui concourent simultanément à la solidité de la thèse. Qu'on me permette de rappeler les points les plus saillants parmi les conclusions de cette étude.

En préférant, pour de justes raisons de critique littéraire, le titre court « Instructions des Apôtres » au titre long « Enseignement du Seigneur aux gentils par le ministère des douze Apôtres », qui avait prévalu depuis le jugement de Bryennios, le P. Audet est ainsi déjà orienté sur le genre littéraire de l'écrit et l'intention de son auteur. La Didachè se rattacherait à ce genre littéraire d'*instructions*, qu'on retrouve ailleurs dans le Nouveau Testament et qui, à côté de l'annonce de la bonne nouvelle, mission principale de l'apôtre, visaient surtout l'ordre des choses à établir et à restaurer dans les communautés. Ainsi le propos de ces instructions, où se mêlaient les simples exhortations aux dispositions disciplinaires et aux détails d'organisation, consistait avant tout à fixer une voie aux communautés naissantes. Ces instructions sont celles d'*apôtres*. Il ne saurait être question de songer ici aux Douze apôtres, auxquels rien dans l'écrit ne fait penser. Mais il s'agirait, au dire du P. Audet, de ces missionnaires itinérants, mentionnés par l'auteur au chapitre IIe de la Didachè, qui, « autant que nous pouvons savoir, tenaient leur mission de l'église-mère autour de laquelle ils rayonnaient, parlant en son nom et avec autorité, établissant ses usages, faisant connaître sa pensée dans les circonstances difficiles, exhortant à la fidélité en toutes choses à l'évangile du Seigneur ». Toutefois n'allons pas nous imaginer que ce recueil d'instructions est d'une seule venue ; l'histoire littéraire de la Didachè, comme c'est d'ailleurs aussi le cas pour plusieurs écrits anciens, est beaucoup plus complexe que celle de nos livres modernes. Le P. Audet distingue trois étapes successives dans la rédaction de la Didachè : ainsi il peut rendre compte des particularités de la composition et reconstituer de façon naturelle et vivante l'histoire progressive de ce recueil d'instructions. « L'auteur est un apôtre. Il part de l'église-mère visiter les communautés de son expansion et de son influence. S'inspirant de la vie et des usages de son église, il a rédigé un petit recueil d'instructions (D 1) : il l'emporte avec lui. Ce recueil, il l'a voulu

bref. peut-être pour qu'il pût aisément être transcrit en entier pendant son court séjour dans chaque groupement local... Son voyage terminé, l'apôtre est revenu à son point de départ. Paul lui-même, dont le zèle embrassait pourtant des espaces beaucoup plus vastes, faisait ainsi : à plusieurs reprises, nous le retrouvons à cette église d'Antioche d'où il était parti pour la première fois en compagnie de Barnabé (Act., 13 : 1-3). Mais après un intervalle de temps qu'il est impossible de préciser, un an peut-être, notre apôtre inconnu, auteur de la Didachè, repart lui aussi pour une nouvelle visite. Son dernier contact sans doute. ou des renseignements reçus dans l'intervalle, lui ont fait voir des besoins qu'il n'avait pas envisagés avant la tournée précédente, et pour lesquels rien n'était prévu dans son premier recueil. Il y ajoute donc quelques nouvelles instructions (D 2)... Mais il y a un interpolateur. Il faut avouer, d'abord, que le nom ne lui rend pas justice, car, de fait, tout nous incline à croire qu'il est lui aussi un apôtre. Il pourrait être alors de la même église que l'auteur lui-même. Mais il avait ses goûts et ses idées. Il les a fait passer dans son propre exemplaire des Instructions, et il l'a répandu. C'est l'exemplaire ainsi remanié qui semble avoir prévalu, comme il était naturel, dans la transmission, signe certain de sa très haute antiquité » (pp. 119-120). Le tout était achevé vers 70 de notre ère. Comme lieu d'origine, le P. Audet se prononce avec quelque réserve pour Antioche. On arrive ainsi à la conclusion que la Didachè, loin d'être dépendante des écrits néotestamentaires, appartient au même milieu littéraire que celui de nos évangiles canoniques. Après un siècle de discussions, la question de la date et de l'origine de la Didachè était alors renouvelée.

Au moment où l'intérêt grandit pour l'étude des origines chrétiennes et où les découvertes du désert de Juda ouvrent des perspectives nouvelles, on doit savoir gré au P. Audet de nous avoir donné cette étude remarquable, qui tire profit de toutes les lumières convergentes de ce milieu historique pour les projeter sur un texte particulièrement important et difficile. Le P. Daniélou ne craignait pas d'affirmer, dans un compte rendu de la Maison-Dieu, que cet ouvrage monumental, consacré à la Didachè, marquera une date dans l'histoire de ce texte célèbre, d'une importance capitale pour les origines liturgiques. Sans doute on pourra diverger d'opinion avec l'auteur sur tel point précis, comme en font foi les diverses recensions déjà parues, mais on ne pourra pas d'autre part ne pas être impressionné par le faisceau de preuves que le P. Audet utilise et qui rendent compte de façon très satisfaisante de bien des choses qui autrement restent inexpliquées.

M.-D. Mailhiot, O. P.

Un Japonais lit un livre français sur le Japon

Il me faut d'abord me présenter. Je suis un Japonais de passage au Canada, en route vers le Japon, après avoir étudié deux ans au Collège Angélique de Rome. Je suis un catholique, converti depuis douze ans. Avec quatre compagnons je traduis la *Somme* de saint Thomas en japonais. J'ai assez de difficultés à parler et comprendre le français parlé, mais je le lis très bien. Pendant mon séjour au Canada un livre m'a été remis, un livre sur le Japon, intitulé : « J'ai vu vivre le Japon » écrit par un grand journaliste français, Michel Droit, qui a passé deux mois au Japon. J'ai lu ce livre avec un très grand intérêt et je voudrais vous donner mes impressions, ce qui pourrait s'intituler : « Un Japonais lit un livre français sur le Japon ».

Dans l'avant-propos l'auteur écrit ce qui suit : « Un Français qui vit au Japon, depuis près de quarante ans en Extrême-Orient, me disait le lendemain de mon arrivée à Tokyo : « Au bout de quinze jours passés au Japon, vous avez l'impression de comprendre. Après un mois ou un an, vous ne comprenez déjà plus rien. Dix ans plus tard, si vous êtes fixé dans le pays, vous reprenez espoir. Fugitivement, car après trente ans de séjour vous êtes définitivement persuadé que vous ne comprendrez jamais rien. Croyez en mon expérience ». Et l'auteur, un peu plus loin dans l'avant-propos écrit : « La seule chose que je crois avoir vraiment comprise au Japon, et que je comprenais même de mieux en mieux chaque jour, était précisément que je ne comprenais pas ». Une telle affirmation de la part de l'auteur me permet de faire les remarques suivantes au sujet de son livre.

Durant les deux mois passés dans mon pays, l'auteur a visité différents endroits du Japon, il a conversé avec des Japonais de tout genre et il a même aperçu plusieurs aspects très intéressants de mon pays, des aspects que je n'avais jamais remarqués, moi, un Japonais. Il raconte très bien son voyage, mais il me semble que l'auteur a cherché dans notre pays ses curiosités plutôt que la réalité, ce qui est naturel à un journaliste venu au Japon non pas pour y rester mais pour y trouver des points de vue intéressants qui satisferaient la curiosité des Européens, il le dit lui-même dans l'avant-propos : « J'avais été envoyé au Japon par la Radio-Télévision Française afin d'y réaliser une série de reportages radiophoniques et « télévisés » et à ce point de vue il peut avoir réussi, mais je voudrais signaler ce qui manque le plus dans ce livre intéressant.

A Tokyo, l'auteur a visité Yosihara, un endroit de prostitution où les Japonais de bonne famille ne vont pas, mais il n'a pas visité de ces bonnes

familles. Il a aussi visité l'Université de Tokosikan, une université ultra-nationaliste, université que plusieurs Japonais ne connaissent que de nom, université qui n'a pas d'importance dans le monde académique du Japon. Au même endroit, l'auteur a oublié de visiter l'Université de Tokyo, la plus grande université japonaise et certes la plus importante.

A Kyoto, le visiteur a assisté à la très compliquée cérémonie du thé, un art traditionnel chez nous, et je ne le lui reproche pas, mais il a oublié de converser avec les professeurs de l'Université de l'endroit, le plus important centre culturel du Japon.

L'auteur a souvent visité les bars ou clubs de nuit, par exemple Sinjuku à Tokyo, où il a rencontré les jeunes d'après-guerre, filles et garçons, jeunesse à tendance décadente, mais il n'a pas visité la salle à dîner de l'Université où les étudiants japonais de classe moyenne se rencontrent, il n'a pas conversé avec ces étudiants.

En un mot l'auteur a vu du Japon les deux extrêmes, l'ultra-traditionalisme et l'ultra-moderne décadent, mais il n'a pas assisté à la vie moyenne, ordinaire et modeste du Japon. Il est vrai que ces deux extrêmes existent dans mon pays mais ce n'est pas le cas de la majorité qui mène plutôt un train de vie modeste.

Si des touristes, en visite à Paris, s'arrêtaient aux maisons de prostitution, aux clubs où les existentialistes se rassemblent sans visiter la Sorbonne ni la famille ordinaire, pourrions-nous dire qu'ils ont visité Paris ? Il aurait certes vu certains aspects de Paris, mais on ne pourrait pas dire qu'il a vu Paris dans le vrai sens du mot. C'est absolument la même chose pour cette visite du Japon par notre auteur.

Tout le monde sait que la deuxième bombe atomique a éclaté à Nagasaki, tout près de la cathédrale de Urakami, le plus ancien et le plus important sanctuaire du Japon. L'auteur mentionne ce fait et y ajoute les observations suivantes, nous le citons (pp. 200-201) : « Combien de catholiques japonais en conçurent un terrible sentiment de culpabilité. Si Dieu a choisi Urakami, haut-lieu de notre foi chrétienne, pensèrent-ils, c'est parce que celle-ci n'était pas digne de son idéal, parce que la liberté de plus en plus grande que nous avions de célébrer notre culte nous avait retiré peu à peu la ferveur et l'esprit de sacrifice de nos aînés. Dieu nous a punis parce que nous le méritions, et nous ne devons nous en prendre qu'à nous. Il y aurait beaucoup à dire sur cette acceptation japonaise et chrétienne d'un tel fléau, plus encore japonaise que chrétienne peut-être ».

Cette observation m'a grandement surpris. Il n'y a aucun doute que cette interprétation de l'auteur sur les sentiments des catholiques japonais

est *subjective* et qu'elle ne représente pas les vrais sentiments des Japonais catholiques. Nous, catholiques japonais, n'avons jamais admis que la cause de cette bombe atomique fût la baisse de ferveur de notre foi catholique. Au contraire nous avons vu la main de la Providence dans ce bombardement atomique de la cathédrale de Urakami. Le dommage causé par cette bombe est un sacrifice pour la paix du monde. Nous, Japonais, avons offert à Dieu en sacrifice le trésor le plus précieux de notre pays, la cathédrale de Urakami, le symbole de notre foi défendue et préservée pendant trois cents ans par des Japonais au prix du sang et du martyre. Voilà les vrais sentiments des catholiques japonais au sujet du bombardement atomique de notre cathédrale de Urakami.

Après deux mois de séjour dans notre pays, l'auteur en arrive à cette conclusion en citant ces vers de Kipling :

L'Est est l'Est, l'Ouest est l'Ouest, et ils ne re rencontrent jamais.

Oui, c'est vrai en autant que les Européens restent Européens et que les Orientaux restent Orientaux. Mais nous ne devons jamais oublier que nous sommes tous des humains. Nous sommes l'image de Dieu avant d'être Européen ou Oriental. Sur ce terrain commun, nous pouvons nous rencontrer, il est même nécessaire que nous nous rencontrions, quelle que soit notre nationalité. L'auteur semble avoir oublié ce fait évident.

Après deux ans de séjour en Europe j'en arrive à cette conclusion :

L'Est est l'Est, l'Ouest est l'Ouest, et ils ne se rencontrent jamais.
Mais ils se rencontrent dans l'amour de Jésus.

Ahira Yamada

Caritas et les campagnes de charité

Depuis quelques années, la population des villes et des campagnes de nos différents diocèses du pays entend de plus en plus parler de *Caritas* et se familiarise toujours davantage avec les affiches, panneaux-réclame et autres articles de publicité portant l'emblème de *Caritas*.

Que signifie ce terme *Caritas* ? Que désigne-t-il ? Quel est le sens de cette « croix aux flammes » ?

Le mot *Caritas* signifie « charité » et est le nom adopté par les organismes nationaux catholiques de charité dans les différents pays du monde et dans les diocèses, à la suite de la fondation de la *Caritas Internationalis*, à Rome, en 1950.

En effet, toujours soucieuse de soulager les misères humaines, l'Eglise, depuis les premières heures de son existence, a exercé la charité

sous les formes les plus diverses et en s'adaptant le mieux possible aux besoins des populations. Suivant l'exemple et le précepte de son divin Fondateur, et s'inspirant de l'évolution sociale au cours des siècles, nous la voyons instituer l'ordre des diacres, ouvrir des hôpitaux et des hospices, consacrer les revenus des monastères pour nourrir et vêtir les pauvres, soigner les malades, racheter les captifs, en un mot, accomplir les œuvres de miséricorde corporelle les plus variées.

Mais pourquoi l'Eglise a-t-elle à s'occuper de l'assistance sociale... Précisément parce que l'homme, par la volonté de Dieu, est destiné à une fin surnaturelle. Il en résulte donc que chaque homme a droit à une assistance qui ne se limite pas à sa fin matérielle et temporelle, mais qui s'étend à une assistance intégrale, c'est-à-dire qui s'occupe également de sa fin naturelle. Ce mandat exclusif est confié à l'Eglise par Dieu. Aussi l'Eglise, animant de la charité surnaturelle l'exercice de l'assistance matérielle, la transforme en exercice de charité surnaturelle, d'amour de Dieu, en unissant comme en un unique objet de ses sollicitudes aussi bien Dieu que l'on ne voit pas — comme le dit l'apôtre saint Jean — que le prochain nécessiteux que l'on voit, parce qu'il est notre frère et fils du même Père céleste.

Assurer la présence de l'Eglise dans le domaine de l'assistance dans un monde se matérialisant et se durcissant de plus en plus fut donc la raison première de la fondation d'un organisme international catholique. La Caritas Internationalis arrivait à son heure en vue de servir de trait d'union organique entre tous les organismes nationaux catholiques de charité, afin de faciliter le travail des œuvres existantes, en étendre la portée et en prolonger les effets.

Toutefois, le bien-être de la population étant le centre d'intérêt de l'action charitable catholique, l'organisation se doit de se rapprocher d'elle, pour répondre plus adéquatement à ses besoins physiques, psychologiques, intellectuels et moraux.

C'est pourquoi, sur le plan national au Canada, avec la participation des organismes diocésains, Caritas-Canada joue ce rôle de coordination et de recherche au profit des œuvres et de la communauté elle-même. Groupés à l'échelon diocésain et à l'échelon national, les représentants des œuvres privées locales étudient les principaux besoins de la population pour adapter les institutions et les services à ses besoins réels.

Des sommes considérables sont essentielles pour assurer tous les services matériels, sociaux et moraux dont la communauté a besoin. C'est le rôle des caritas diocésaines ou des conseils d'œuvres de recueillir les fonds nécessaires à l'organisation et au bon fonctionnement

de tous ces services. C'est pourquoi, chaque année, s'organise dans la plupart des diocèses une campagne de souscription en faveur d'œuvres bénéficiaires s'occupant des problèmes de la famille, de l'enfance, des vieillards, des prisonniers, des immigrants, des filles-mères, enfin des services de coordination, de recherches et de préventions.

Si les méthodes d'organisation de ces campagnes se sont perfectionnées avec le temps et l'expérience, l'aspect technique ne doit pourtant pas faire perdre de vue le sens du message divin de la charité, qui est l'amour de ses frères. C'est donc en vue de faire l'éducation du vrai sens de la charité des fidèles que les organisations diocésaines d'œuvres de charité ont adopté le nom et l'emblème de *Caritas*. En effet, ne faut-il pas déplorer que pour un trop grand nombre de catholiques, ce qui doit être une disposition permanente de l'âme, un état d'esprit, est devenu un simple geste périodique de « don » et que la pratique de la plus haute des vertus chrétiennes a été ramenée à l'obole et à la souscription faite avec plus ou moins d'empressement et de générosité.

La propagande du mot *Caritas*, qui représente à lui seul tout un programme, et de son emblème « la croix aux flammes », constitue un appel à l'amour, donc au sacrifice et à la charité. Le croix, signe de la rédemption, n'est-elle pas le symbole du sacrifice le plus total accompli par le Christ par amour pour les hommes. La croix de *Caritas* nous invite donc à sacrifier quelque chose pour nos frères malheureux. Les flammes, d'autre part, représentent l'ardeur du désintéressement, de la générosité, de la charité, de l'amour qui doit nous inspirer à assister nos frères, selon l'invitation de Sa Sainteté Pie XII dans son message de Noël 1952 qui nous exhorte à faire de la charité « une action personnelle, pleine de sollicitude, préoccupée de combler la distance entre le malheureux et le bienfaiteur et qui s'approche de l'indigent parce qu'il est le frère du Christ et notre frère ».

Les populations de la majorité des diocèses affiliés à Caritas-Canada auront l'occasion de vivre intensément le message d'amour du Christ et l'exhortation du Pape sur la charité, en donnant généreusement, au cours des prochaines campagnes de souscription des caritas diocésaines qui débuteront le 1er novembre prochain.

« Pour vos œuvres. Pour vos frères » : Tel est le *slogan* préconisé par les Fédérations et par les Caritas Diocésaines.

Chronique des disques

Les nouveaux disques, reçus dernièrement, forment un ensemble assez hétéroclite et offrent un intérêt très variable.

Signalons d'abord un opéra, qui apparaît pour la première fois sur disques, du moins en sa version intégrale. Il s'agit de *Linda di Chamounix*, par Donizetti. Cette œuvre peu connue, de l'auteur de « Lucia di Lammermoor » et d'une soixantaine d'autres opéras, méritait sans doute d'être tirée de l'oubli. Le présent enregistrement comporte trois disques et il est très brillant. Il met en vedette Antonietta Stella, soprano, avec Cesare Valletti, ténor, Fedora Barbieri, contralto, Giuseppe Taddei, baryton, le chœur et l'orchestre du Théâtre Saint-Charles de Naples, sous la direction de Tullio Serafin (Columbia, M 3 L 403).

La Compagnie London vient de lancer sur le marché une autre série de disques à prix réduits, les disques « Telefunken ». Il s'agit d'une véritable aubaine, tant pour le prix lui-même, qui représente environ le tiers du prix habituel, que pour la qualité de l'enregistrement, comme on pourra s'en rendre compte en écoutant les quatre disques suivants. D'abord : *Danses Espagnoles*, d'Albéniz, par l'Orquesta Lirica Audio Museum de Madrid, sous la direction de J. Olmedo (Telefunken, TC 8027). Puis : *Les Pins de Rome* et *Les Fontaines de Rome*, de Respighi, par l'Orchestre Symphonique de la Radio Nationale Belge, sous la direction de Franz André (Telefunken, TC 8002). Ensuite : sous le titre de « French Overtures », les Ouvertures *Zampa*, de Hérold, *Si j'étais Roi*, d'Adam, *Masaniello* et *Fra Diavolo*, d'Auber, *Carnaval Romain*, de Berlioz et *Mignon*, de Thomas, par le même orchestre que précédemment (Telefunken, TC 8016). Enfin : sous le titre de « German Overtures », les Ouvertures *Iphigénie en Aulide*, de Gluck, *Oberon*, de Weber, *Les Joyeuses Commères de Windsor*, de Nicolai et *Hansel et Gretel*, de Humperdinck, par l'Orchestre de l'Opéra Municipal de Berlin, sous la direction d'Arthur Rother (Telefunken, TC 8020). Ces disques sont distribués au pays par la Compagnie London du Canada.

Tel que déjà annoncé, il existe une autre série de disques à prix réduits, distribués par la Compagnie London du Canada, les disques « Richmond », qui sont excellents. Le dernier paru comprend une Suite tirée du Ballet *Le Lac des Cygnes*, de Tchaïkovsky, et la Suite no 1 tirée de la musique de scène de *Peer Gynt*, de Grieg. L'Orchestre Philharmonique de Londres est dirigé par Kenneth Alwyn (Richmond, B 19057).

Dans le domaine de la musique de chambre, voici deux œuvres d'auteurs contemporains. Il s'agit du *Quatuor à cordes no 6*, de Villa-Lobos, brésilien, et du *Quatuor à cordes no 2*, de Kodaly, hongrois. Ils sont merveilleusement exécutés par le « Hollywood String Quartet » (Capitol, P 8472).

Plusieurs disques de la marque « Deutsche Grammophon » — dont la distribution est faite au Canada par la Compagnie Compo, de Lachine — ont été édités récemment. Ainsi, la Philharmonique de Berlin, dirigée par Eugen Jochum, joue la *Symphonie no 2, en Ré majeur,* de Beethoven. Les Ouvertures de *Prométhée* et des *Ruines d'Athènes,* du même compositeur, jouées par l'Orchestre Symphonique de la Radio Bavaroise, complètent la seconde face de ce disque (Deutsche Grammophon, D G M 12006).

Le pianiste hongrois Andor Foldes, avec l'Orchestre Philharmonique de Berlin dirigé par Ferdinand Leitner, fournit l'une des meilleures interprétations du *Concerto pour piano no 5, en Mi bémol majeur, dit « Empereur »,* de Beethoven. Entre parenthèses, ce Concerto compte déjà une vingtaine d'enregistrements. Sur la dernière partie de la seconde face de ce disque, on trouve la petite *Sonate pour piano no 25, en Sol majeur,* du même auteur (Deutsche Grammophon, D G M 12011).

L'Orchestre Symphonique de Bamberg, sous la direction de Richard Kraus, exécute les Suites no 1 et 2 de *Peer Gynt,* de Grieg, ainsi que les *Rhapsodies Hongroises* no 1 et no 2, de Liszt (Deutsche Grammophon, D G M 12014).

Sous le titre de « Mozart Concert Arias », Rita Streich, soprano coloratura de renommée mondiale, interprète, avec un art consommé, sept délicieuses pièces de Mozart. Elle est accompagnée par l'Orchestre Symphonique de la Radio Bavaroise, sous la direction de Charles Mackerras (Deutsche Grammophon, D G M 12012).

« Victory at Sea », de Richard Rodgers, est une Suite orchestrale, en neuf mouvements, d'une durée de 45 minutes, qui a été tirée d'une production musicale pour la Télévision américaine, d'une durée de 13 heures, sur la deuxième guerre mondiale. L'arrangement est dû à Robert Russell Bennett, qui dirige lui-même l'Orchestre Symphonique RCA Victor. Somme toute, il s'agit d'une œuvre originale et qui ne manque pas d'intérêt (RCA Victor, L M 2335).

Voici maintenant une curiosité, comme seuls peuvent en imaginer les Américains, semble-t-il. Sous le titre de « Music for Frustrated Conductors » (Baton included), nous trouvons des œuvres de Strauss, de Chabrier, etc. Mais, peu importe ! Nous trouvons surtout, insérée dans le couvert de l'album, une baguette de chef d'orchestre. Et aussi un grand feuillet, intitulé « L'ABC du chef d'orchestre », par Deems Taylor, avec graphiques à l'appui. Et voilà justifié le sous-titre du disque : « Music conducted by Arthur Fiedder, Morton Gould, Robert Russell Bennett... and You » ! (RCA Victor, L M 2325).

« The Art of Sergei Rachmaninoff » (vol. II) : tel est le titre d'un disque qui offre plutôt un intérêt documentaire et historique. Les dix-sept pièces qu'il contient ont été enregistrées par le célèbre pianiste et compositeur entre 1920 et 1942 (RCA Camden, C A L 486).

Enfin, dans le domaine de la musique légère, André Kostelanetz et son orchestre jouent une douzaine d'extraits de la comédie musicale de Rodgers et Hammerstein : « *Flower Drum Song* » (Columbia C L 1280).

Dominique Vérieul

L'esprit des livres

Willy LEY — « Transformer la terre ». Collection *Découvertes*. Maison Mame, Tours, France. 22 cm. 222 pages.

Né à Berlin en 1906, Willy Ley, toujours obsédé par les problèmes scientifiques, nous retrace dans ce volume les projets les plus audacieux des ingénieurs de notre siècle. Le tunnel sous la Manche, en vue duquel des sondages sont déjà en cours et dont la réalisation ne dépend plus que d'accords politiques et financiers.

Les îles flottantes qui pourraient reparaître sous forme de banquises artificielles à moteurs faisant office de navires monstrueux, ou sous forme d'usines à énergie maréthermique extrayant sur place les trésors de l'inépuisable « mine océanique ».

Le projet du géologue Sorgel : Verrouiller le détroit de Gibraltar pour abaisser le niveau de la Méditerranée et faire émerger sur des rives nouvelles de nouvelles terres cultivables. Il prétend même qu'en barrant le Congo, on pourrait créer au cœur de l'Afrique d'énormes lacs navigables, faire naître un second Nil et transformer des déserts arides en plaines verdoyantes.

Verrons-nous un jour le maigre Jourdain devenir un puissant fleuve gonflé par les eaux de la Méditerranée et redonner vie à la Mer Morte ?

Nous venons de voir (13 septembre 1959) que la Russie a fait alunir une fusée, avec une précision bouleversante, une seule minute de retard sur les prévisions de son contact avec la lune, après avoir parcouru 233 600 milles en 36 heures. Chimère grandiose d'hier qui devient réalité grandiose aujourd'hui. Ce volume nous explique tout le dispositif et les précisions de cette projection.

Devant le caractère colossal de certains de ces projets, on se sent pris de vertige. Sommes-nous à l'aube d'un merveilleux avenir ou au bord de la ruine totale ? La réponse est entre les mains des savants. Et l'on se demande avec angoisse si tout finira comme le figuier stérile de l'Evangile ou comme le grain de sénevé devenant un grand arbre.

Un livre passionnant qui ne laissera personne indifférent.

Jacques LECOMTE — « Hérédité et civilisation. Voici l'homme ». Collection *Découvertes*. Maison Mame, Tours, France, 1959. 22 cm. 174 p.

Un soir d'octobre 1920, un missionnaire découvrait dans la tanière d'un loup deux petites filles. Ces « enfants-loups » avaient le comportement d'un animal sauvage : elles marchaient sur les genoux et sur les mains, lapaient leur nourriture et montraient les dents en grognant lorsque l'on s'approchait d'elles. Le missionnaire décida de les adopter et entreprit avec patience leur réadaptation.

C'est en commençant par cette histoire que l'auteur expose les rôles de l'hérédité et du milieu dans la formation de notre individualité. Mais doit-

on admettre, comme tel psychologue américain, que de n'importe quel enfant on peut, en l'éduquant convenablement, faire un musicien ou un mathématicien ? Un primitif élevé dans un milieu civilisé pourra en gravir les échelons, mais on n'obtiendra jamais qu'un singe, élevé avec un enfant et dans les mêmes conditions, parvienne au même degré d'évolution mentale. L'on voit l'intérêt de ce livre.

Le chapitre VI : *Hommes et femmes* établit de façon indiscutable les différences entre les deux sexes, en donnant à chacun des qualités différentes, et à chacun aussi leur supériorité propre. Nous ne devons pas oublier que les plus grands hommes ont été des enfants, et que le fait de posséder une mère normale a été aussi important pour leur développement que le fait de posséder un système nerveux en bon état de marche. Le professeur Stoddard écrit : le village entier sait qui est son *idiot,* mais les académies des sciences accueilleraient volontiers le neurologue qui mettra au point le moyen de différencier d'après l'aspect de son système nerveux, un imbécile d'un génie.

La sensibilité particulière de la femme lui fait jouer un rôle de premier plan puisqu'elle serait le principal moyen des changements et des variations de notre espèce.

Un livre qui aborde toutes les questions concernant l'évolution des hommes mais assez honnête pour respecter les limites de la science et de notre ignorance en face de l'incompréhensible. Que de faits chez les humains ne trouveront jamais d'explications satisfaisantes.

Dom G. Lefebvre, O. S. B. — « La grâce de la prière ». Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique. 17 cm. 138 pages.

Dans l'avant-propos, l'auteur écrit : « On voudrait que ces pages puissent apporter un soutien dans la prière même, aider à se maintenir dans une atmosphère de recueillement, de présence de Dieu... Ce qu'on voudrait c'est que ces pages parviennent à créer une atmosphère de prière ».

L'auteur a su restituer cette atmosphère de prière qu'on trouve au fond des monastères et que l'homme du monde sent beaucoup plus qu'il ne comprend. Indépendamment de la forme, il y trouvera un fond doctrinal propre à le mettre en rapport avec Dieu. Qu'on me permette de signaler les principaux thèmes que l'auteur développe : Soumission à la grâce, silence, sobriété spirituelle, paix et confiance.

C'est un délicieux petit livre que les âmes pieuses apprécieront.

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.
ABONNEMENTS : CANADA : $5.00 ; ÉTRANGER : $5.50
AVEC LE "ROSAIRE" : 75 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : $0.50 ;
ABONNEMENT DE SOUTIEN : $10.00
DIRECTION : MAISON MONTMORENCY, COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.
ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28
« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »